

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 24

MONTREAL, 17 NOVEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS

AVENIR RADIEUX



Tireuse de cartes — Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans vous serez très pauvre et vous souffrirez beaucoup.

Jeune homme (avec anxiété) — Et après ?

Tireuse de cartes — Oh ! après. Tenez voilà le huit de trèfle, c'est un excellent signe. Après, vous resterez toujours pauvre, mais vous ne souffrirez plus, vous serez habitué à la pauvreté.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POUJOL, BESSETTE & CIE, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 17 NOVEMBRE 1894



La valeur des gens s'escompte difficilement.

Certains chasseurs ne tirent que des carottes.

Les oculistes sont des gens qui travaillent à
l'œil.Dernières nouvelles de la guerre : Enlevé le
magot ?La beauté des dots est en raison inverse de
celle des fiancées.Il en coûte moins de faire une niche à son voi-
sin qu'à son chien.Les plus chaudes amitiés ne valent pas un bon
poêle en ce moment.Les Chinois sont si doux qu'ils ne voudraient
même pas montrer les dents à un dentiste.Un mari qui se plait dans la société des
femmes se déplaît toujours dans celle de la sienne.Quand on prend la clef des champs, le moins
qu'on puisse faire c'est d'ouvrir la porte avant
de s'en aller.Malgré le désir qu'éprouvent certaines gens à
se voir imprimés, peu aiment voir leurs noms
dans la colonne des décès ou de la police.Ce n'est que quand on a attrapé une fluxion de
poitrine au lieu de son train qu'on n'essaie plus
de lutter de vitesse avec les locomotives.Les amoureux sont comme des enfants qui ap-
prennent à lire ; il n'y a que quand on leur
montre leurs lettres qu'ils en comprennent la
signification.Le passant qui court après les chars n'est pas
de l'avis du philosophe qui prétend que le bon-
heur consiste à courir après l'objet désiré et non
à l'atteindre.

LE SAMEDI

ÇA L'EXCITE

Docteur.—Il faut que vous évitiez de prendre
de la bière, du vin, de l'alcool ; ça vous excite
trop, buvez de l'eau.*Malade.*—Mais docteur, l'idée de l'eau m'excite
plus, beaucoup plus que l'absorption du vin ou
de la bière.

PLUS CONFIANCE

Le mari.—Vous voulez savoir ou j'étais hier
soir ? j'étais à mon bureau à balancer mes livres.*La femme.*—Vous les balancez souvent ces
livres ! Votre excuse est cousue de fil blanc.*Le mari (railleur).*—Si vous ne me croyez pas,
allez consulter une tireuse de cartes.*La femme.*—Non, certes ; j'en ai consulté une,
une fois et elle m'a dit un tas de mensonges.*Le mari (riant).*—Ah ! ah ! et que vous a-t-
elle dit ?*La femme.*—Que j'aurai un mari riche, beau,
bon, attentif et fidèle.

PATRON EXIGEANT

*Patron (trouvant son commis dormant sur son
bureau).*—Léon, cela ne peut durer, vous vous
en irez à la fin du mois.*Léon (baillant).*—Bien, nous ne sommes que
le 9 ; il n'était pas nécessaire de me réveiller si
tôt.

SANS DANGER

Client.—Je désirerais pour 10 cents de vert
de Paris pour tuer des rats.*Pharmacien.*—Avez-vous dans votre maison
quelqu'un qui chante ou qui siffle "l'Oiseau Bleu ?"*Client.*—Non.*Pharmacien.*—C'est bien, je vais vous servir.
Autrement vous n'auriez pu obtenir notre dro-
gue, j'aurais eu des doutes sur l'honnêteté de vos
intentions.

PEU EXPLICITE

—Et que pensez-vous du français de ma fille,
cher Monsieur ?—C'est le français le plus extraordinaire que
j'aie encore entendu.

INFIRMITÉ UTILE

Berlingaud.—Je suis désolé, mon fils à la danse
de Saint-Guy et je ne sais qu'en faire. Ses con-
torsions sont épouvantables.*Paturaud.*—Fais-en un pianiste ; plus il se tré-
moussera, plus il sera grand et admiré.

TROP D'IMAGINATION



Elle a cru que c'était une souris.

L'OUBLI

Là-bas, bien loin là-bas, sous le sombre feuillage,
Du saule abandonné que fait gémir le vent,
La petite fauvette, au doux et beau ramage,
Seule vient au tombeau de l'être sommeillant :Enfant, rappelle-toi sa voix mélodieuse
Qui t'endormait le soir, en te parlant tout bas,
Comme tu l'embrassais, riant dans ta berceuse ;
Oh enfant, souviens-toi, va donc prier là-bas.Quoi ne rougis-tu pas de cette indifférence,
Et comment oses-tu, fils ingrat, l'oublier ?
Souviens-toi des beaux jours de ton heureuse enfance,
Et pleure pauvre enfant, tu dois la regretter.Insensé, courbe-toi ; fais donc une prière
A celle qui un jour, à son dernier soup'r,
Sur son lit de douleurs, à l'heure dernière,
Te serra dans ses bras avant de s'endormir.

AMABLE BERTHELOT CARON.

UNE DÉCOUVERTE



La première rûle.

UN BON DISCOURS

*Vieil invité (portant un toast aux jeunes ma-
riés).*—Quant au mari, mes amis, je puis en par-
ler avec plus de connaissance. J'ai assisté à son
baptême, au banquet donné à sa majorité, j'as-
siste aujourd'hui à son mariage et si Dieu me
conserve la vie, j'espère bien assister à ses funé-
railles ! (Ça jette un froid.)

OH ! CES RICHES

—Je croyais que vous étiez aveugle et men-
diant et vous voilà vous promenant endimanché.

—C'est mon jour de congé.

—Alors vous n'êtes pas aveugle ?

—Dites-donc, vous, est-ce que vous croyez que
le pauvre monde n'a pas le droit de prendre un
jour de repos de temps à autre.

UN FOUR

—Rappelez vous, M. le photographe, que je ne
veux pas avoir un portrait trop grand.

—Parfaitement, alors fermez la bouche.

MOTS D'ENFANTS

Maman.—Oui mon enfant, ces pauvres petits
garçons n'ont ni père, ni mère, ni une bonne
tante Jeanne. Ça te fait-il de la peine ?*Fred.*—Oh ! oui, (joyeusement, après un mo-
ment de réflexion) maman chérie, si je leur don-
nais ma tante Jeanne.*Bébé (voyant un serpent pour la première fois).*
—Oh, maman, viens voir une queue qui remue
sans chien au bout.*Visiteuse.*—Qu'est-ce que tu as donc à regarder
si attentivement Fido ?*Lucien (5 ans).*—Maman a dit que ton cha-
peau pouvait faire rire un chien. Alors, tu com-
prends je guette.

CHRONIQUETTE

Il paraît que je devais, que j'avais promis d'être gaie ! Le moyen d'être gaie en présence d'événements lamentables comme celui qui vient de secouer si fortement la population de Montréal.

C'est qu'elle est épouvantable cette catastrophe bête, bête comme tout ce qui arrive et qu'on aurait pu éviter, qui vient enlever à plusieurs familles leurs chefs et leurs gagne-pain. Le cœur se sert quand on apprend qu'un être quelconque a perdu la vie dans un accident de chemin de fer, un naufrage, une explosion de mine, mais le cerveau n'en est que peu troublé : l'accident, étant de ceux qu'on peut prévenir et comprendre.

Mais que de braves gens accomplissant paisiblement un travail n'offrant que peu de dangers et se croyant parfaitement en sûreté soient, sans avoir même le temps de songer à leur salut, enlevés aux leurs, à leurs femmes, à leurs enfants, est une calamité que l'égoïste le plus endurci ne saurait apprendre sans en être profondément remué.

J'ai vu, par le plus grand des hasards non l'accident, mais le sauvetage des ouvriers restés emprisonnés dans cette grande bâtisse des petits chars.

Quels braves gens ! que nos pompiers ; que de courage, d'abnégation et d'intelligence ils ont fait preuve dans ce sauvetage périlleux.

Et quel affolement, bien compréhensible chez ces pauvres ouvriers, échappés comme par miracle à une mort horrible. Et quelle bonté, quel sentiment du devoir, de leur responsabilité d'homme, de père chez tous ces ouvriers que les théories fin-de-siècle n'ont pas encore gangrenés.

Je vois encore en achevant ces lignes, ce *bricoleur*, descendu du dernier étage par les pompiers et déposé à peu près sain et sauf sur le trottoir. Passablement ahuri par l'accident, le sauvetage et la foule qui l'entourait, notre homme avait l'air de revenir de l'autre monde.

Tout à coup la tête s'agitait de mouvements saccadés, l'homme regarda vivement à droite, à gauche, en face de lui, comme s'il cherchait quelque chose qui aurait dû ou qu'il aurait voulu trouver là et se mit sans crier gare, sans même dire un mot à fendre la foule à grands coups de coude.

— Attendez, lui criaient-ils, venez prendre quelque chose pour vous remettre.

L'homme n'entendait rien, luttait toujours pour franchir le cercle des curieux et s'écria dans son impatience d'être libre :

— Mais lâchez-moi donc ! j'ai une femme et sept petits enfants ; je veux pas qu'ils apprennent l'accident avant de m'avoir vu.

Et enfin délivré, il se mit à courir comme un fou.

Brave cœur !

**

CŒUR DE MÈRE



Madame Myope. — Hélène, je ne comprends pas que la police laisse de pareils ivrognes sur la rue.

Hélène (pleurant). — Oh ! maman, c'est mon frère.

Madame Myope. — Pauvre enfant ! il doit sortir de ce maudit club où l'on empoisonne les joueurs pour mieux les voler.

Je venais justement de lire, la veille au soir, l'ouvrage d'un psychologue quelconque, affirmant gravement que la femme devait une reconnaissance éternelle à l'homme qui lui donne le pain quotidien.

Possible ! dans certains milieux, dans certaines classes, mais pas toujours, ni partout.

C'est vrai, pour le travailleur honnête, pour l'homme qui maltraité par le sort peine dix à douze heures par jour pour élever sa famille et se sacrifier pour elle.

On trouve dans ce que les grands de la terre appellent les classes inférieures de ces dévouements sublimes et on en trouve beaucoup.

Mais ce'a est-il vrai pour la classe orgueilleuse à laquelle j'appartiens et qui a mérité son nom de moyenne, parcequ'elle est petite en tout ?

Là, c'est la femme qui est la partie active et travaillante de la famille ; c'est elle qui est l'esclave et esclave sans espoir d'affranchissement.

Monsieur est employé ; il va tranquillement à son bureau, à son magasin, il travaille le moins possible.

Il rentre : quand il rentre ; il mange, fume, boit et crie presque toujours.

La femme, elle, orgueilleuse souvent, je suis prête à le reconnaître, a peut-être le tort de vouloir trop briller. On doit lui pardonner car elle est la première à en souffrir.

Il lui faut soigner son ménage, seule on à peu près, car les domestiques sont rares et chers ; il lui faut travailler sans arrêt, sans repos, sans fêtes, sans dimanches, car le maître, lui, ne doit jamais être négligé ; il ne le permet pas.

Cinq minutes de retard suffisent à l'irriter, dix minutes l'exaspèrent ; au quart d'heure il se lève : Bang ! la porte se ferme avec fracas et monsieur qui n'avait pas le temps d'attendre, chez lui, quinze minutes que son repas fut prêt, va noyer son chagrin au restaurant voisin où il reste une heure ou deux à blaguer avec les camarades.

**

Que l'on regarde froidement, sans parti pris ; qu'on compte les familles ruinées par la faute de la femme et celles perdues du fait du mari et l'on verra de quel côté penchera la balance.

La femme, la vraie femme, — qu'elle occupe au foyer la place d'épouse ou celle si pleine d'abnégation, de tendresse et de dévouement de la tante vicié la fille — c'est la fidélité quand même, c'est la fidélité du premier au dernier jour, à travers tout et malgré tout.

L'homme, lui, trop souvent hélas ! se débauche ; il boit ou joue sa fortune, son salaire, peu importe ; la femme restée fidèle au devoir.

Elle pleure, mais en silence ; elle défend quand même celui dont elle porte le nom. Elle le défend avec acharnement contre les amis, les parents, les indifférents et souvent, chose terrible, contre les enfants.

Aussi bien, elle a raison d'en agir ainsi, car les hommes lui donnent toujours tort.

Quand une de nous, agrie par la souffrance, le chagrin, à bout de forces et de courage, laisse échapper une plainte, on entend dire de tous côtés, avec une unanimité touchante : tant pis pour elle, elle n'a pas su s'y prendre.

Les femmes heureuses, on en trouve c'est vrai, mais on peut être assuré d'une chose, c'est qu'aucune d'elles n'a volé son bonheur.



— Oui, oui, ma chère, elle vous déchire à belles dents.
— Elle ne se sert pas des siennes, alors !

Comme me voilà loin de mon sujet et quelle belle chronique j'ai fait pour mon début, moi à qui le boss avait fait recommander d'être gaie et amusante. Ma foi, tant pis ! Le travail est fait je ne suis pas pour le recommencer. Après tout, on doit s'attendre à des variantes quand on a pour chroniqueuse une

POMPONNETTE.

MOTS D'ENFANTS

Bob (sic cens). — M'man, faut pas faire attention à M. Sablesol, p'tite sœur ne peut pas le souffrir.

Maman (joignant). — Qu'en sais-tu ?

Bob. — Quoi ? quand ils sont ensemble au salon p'tite sœur ne veut même pas lui laisser une chaise pour lui tout seul.

ALLIANCE REGRETTABLE

Nanette. — Si je ne me trompe le jeune M. Palette a décidément épousé son art ?

Collette. — Cette union sera hélas ! un argument de plus pour ceux qui prétendent que le mariage est fatal aux artistes.

LA VÉRITÉ

— Et comment vous trouvez-vous dans la place que je vous ai procurée ? demandait une dame patronnesse à une jeune habitante qu'elle avait placée.

— Mais merci, madame, j'y suis très bien.

Très honoreuse de cela, mon enfant ; votre patronne est une excellente et charmante femme, vous ne sauriez rien faire de trop pour elle.

— Mais je n'en ai pas l'intention, répondit la naïve fille des champs.

UN TABLEAU

Henri. — Qu'est-ce que tu as fait du chèque que ton beau père t'a donné.

Gaston. — Je l'ai fait encadrer personne n'a voulu le prendre.

Le nouveau feuilleton du "Samedi"

Le SAMEDI commencera dans son prochain numéro un nouveau feuilleton :

LE FILS DE L'ASSASSIN

Ce feuilleton choisi comme tous ceux du SAMEDI avec le plus grand soin intéressera le lecteur dès ses premières pages.

L'action se continue jusqu'à la fin au milieu des péripéties les plus dramatiques et les plus émouvantes pour se terminer... mais ici LE SAMEDI croit devoir laisser à ses lecteurs le plaisir de la surprise et elle sera grande.

N'oubliez pas d'acheter le premier numéro.

**

JOYEUSE TÉS TÉLÉPHONIQUES



Madame (à l'employé d'une station de téléphone).—Je désire avoir la communication avec M. Brindamour. Je suis sa femme.
Employé (poliment).—Numéro?
Madame.—Insolent ! je suis sa première et seule femme.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

—Pourquoi diable invitez-vous toujours ce Dulouchoux à venir chez nous ?

—C'est un vieil ami.

—Sans doute ; mais il est horriblement laid et cela me donne des cauchemars.

—Tant que vous voudrez ; mais il amuse beaucoup les enfants, et c'est moins cher qu'une lanterne magique.

Deux marins arrivent dans un café :

—Garçon ! donnez-nous un apéritif.

—Lequel ? nous avons l'amer Brisard, l'amer Picon, l'amer...

—En v'là assez de la mer... Nous en arrivons et nous en sommes saturés. — Amenez l'absinthe !

Sous les arcades de la rue de Rivoli, un aveugle porte sur sa poitrine un tableau représentant vaguement un tremblement de terre ou une explosion de grisou.

Un monsieur s'arrête et interroge le malheureux avec intérêt :

—Dans quel pays, mon brave homme, est arrivée cette catastrophe dont vous avez été victime ?

—Je l'ignore... J'ai acheté ce tableau à l'Hôtel des Ventes.

On n'a pas tout dit sur les avarés. X... l'est tellement qu'il retarde chaque jour l'heure de son dîner.

De cette façon, il espère arriver à ne plus dîner que le lendemain.

Un de ces enthousiastes du temps passé, qui humilient de parti pris les vivants au profit des morts, commençait un discours par ces mots :

—Au temps où l'on était encore honnête...

—Vous n'étiez pas né ! s'écria un des assistants.

Au café.

—Est-ce que vous connaissez ce petit blond, haut comme une botte ?

—Non, mais on dit qu'il est de la police.

—Un mouchard de poche, alors !

Une dame à un petit ramoneur :

—Tu as donc déjà trouvé de l'ouvrage, que tu as la figure toute noire ?

—Oh ! non, madame ; c'est de la suie de l'année dernière.

En chemin de fer.

Un voyageur hisse à grand'peine dans le filet une énorme valise. Une dame placée juste audessous pousse des cris d'effroi :

—Prenez garde, cela peut tomber !...

Le voyageur, haussant les épaules :

—Oh ! ça ne fait rien... Il n'y a rien de fragile dedans.

Un ivrogne, atteint d'une extinction de voix, demande à boire.

—Comment ! lui dit quelqu'un, vous avez encore soif ?

—C'est pas moi, répond le soulaud, c'est ma voix qui est toujours altérée.

Calino est brossier du lieutenant X...

—Tu vas aller chez le pharmacien, lui dit l'officier, et tu m'achèteras dix sous d'alcool camphré.

—Oh ! mon lieutenant, dit Calino avec effroi, vous voulez donc ma mort ?

— ?

—Il y a écrit sur la devanture : Exécution des ordonnances.

À la onzième chambre.

M. le président interroge un témoin :

—Vous êtes la concierge de la maison ; vous avez entendu la scène qui a eu lieu entre Mme X... et Mme Y...

Elles se sont injuriées. Dans quels termes ?
—Dans le terme de juillet, monsieur le président.

L'autre soir, sur le boulevard, pendant l'épouvantable averse, deux messieurs entrechoquent leurs parapluies. L'un de ceux-ci fait à l'autre un large accroc.

—Ah ! monsieur, recevez mes excuses !

—Ce ne sont pas des excuses qu'il me faut, réplique l'homme au parapluie percé, c'est une réparation !

—Hein ?

—À mon parapluie.

Entendu sur le Boul'Mich !

—Pourriez-vous m'indiquer un restaurant à vingt trois sous ?

—Certainement ; tenez, là en face.

—Merci. Et, maintenant, voudriez-vous me dire où je pourrais trouver les vingt trois sous ?

Dans un magasin de nouveautés, entre vendeur et acheteur :

—Que désire monsieur ?

—Une douzaine de mouchoirs.

—Et avec ça ?

—Avec ça ?... Avec ça, je me moucherai, parbleu !

Quelqu'un rencontre le marquis de Calineau avec des lunettes noires.

—Tiens ! vous avez donc mal aux yeux ?

—Non. Je suis en deuil !

On demandait à une aimable pensionnaire de la Comédie, qui n'est plus de la première jeunesse, mais qui est restée toujours charmante :

—Quel est donc, toute belle, le jour de votre naissance ?

—Tous les deux ans, le 15 mai, répondit la spirituelle actrice.

Copié rue Paradis, à Marseille.

Une boutique dont les volets sont fermés. Sur le volet du milieu un écriteau :

DÉCÉDÉ

pour aujourd'hui seulement.

Au Palais :

—Tu sais que B... vient d'être condamné à trois mois de prison et aux dépens.

—Le veinard ! murmure Calino ; trois à l'ombre et... au frais !

Mademoiselle Lili est pas mal questionneuse :

—Petite mère... qu'est-ce que c'est que Mozart ?

—C'est un compositeur.

—Qu'est-ce que c'est qu'un compositeur ?

—C'est un homme qui fait de la musique.

Deux jours après, Lili entendant un orgue de Barbarie :

—Petite mère... donne-moi un sou pour le Mozart.

Cueilli sur l'album d'un goutteux : Pendant la première moitié de notre vie, le vin nous monte à la tête ; pendant la seconde, il nous descend dans les jambes.

Cours de chimie. — Le professeur. — Comment reconnaître-vous la présence de l'acide prussique dans une substance ?

L'élève. — Il suffit d'en respirer ; si on tombe mort du coup, l'on est certain d'avoir affaire à l'acide prussique.

APRÈS LE VERDICT

Client (furieux). — Votre mémoire de frais est un véritable vol.

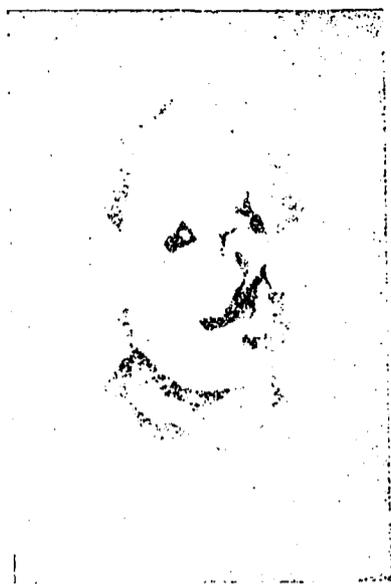
Avocat. — Comme votre cause, que j'ai du reste gagnée, ce qui ferait, si vous disiez vrai, que tout le monde et la justice ont été volés.

PAS PAR LÀ



Américain (qui vient d'en conter une forte). — S'il est une chose que j'admire avant tout, c'est la vérité ; je puis vous assurer que ma bouche n'a jamais laissé passer un mensonge, depuis que j'ai quitté les genoux de ma mère.
Canadien. — Bravo ; mais vous parlez du nez, pas vrai ?

DEVINETTE



Et dire que dans cette tête d'idiot il y a une bête intelligente : Cherchez-la.

LA FIN D'UN ROMAN

Lui (douloureusement). — Ainsi vous trouvez mauvais que je vienne si fréquemment ?

Elle.—Oui.

Lui.—Et vous ne voulez plus que je vous accompagne à la promenade ?

Elle.—Non.

Lui.—Ni que je vous appelle par votre petit nom ?

Elle.—Non.

Lui.—Ni que je vous considère plus longtemps comme ma fiancée ?

Elle.—Non.

Lui.—Je comprends ! notre roman est fini et il ne me reste plus qu'à vous épouser.

Elle.—Oui.

SANS CŒUR

—Vous n'avez pas de cœur.

—Je le sais, puisque vous l'avez pris.

Le lendemain il y eut une bague de moins dans le stock d'un bijoutier.

LES HUITRES

A ce délicieux mollusque, si bon en ce mois de novembre, consacrons quelques souvenirs :

Faut-il rappeler que l'huître, comme la truffe, fit les délices des Grecs et des Romains. Les huîtres du lac Lucrin, ce vivier fameux de l'antiquité gourmande, avaient acquis une réputation énorme. Le poète Martial, avaleur intrépide d'huîtres juteuses, a chanté avec enthousiasme les huîtres renommées de Brindes et de Tarente. Sergius Aurata, gourmet célèbre et spéculateur inspiré, fit mieux que de graver des vers sur la coquille vénérée de l'huître : le premier, il imagina de creuser des viviers pour engraisser le précieux mollusque.

Déjà, du temps de Plinius, les Romains avaient reconnu l'incontestable supériorité des huîtres de notre Océan. Ils profitaient de l'hiver pour envoyer à grands frais, dans toute l'Italie, ces mollusques si fins et si savoureux.

On les enveloppait soigneusement de neige glacée et on les comprimait avec art pour empêcher la coquille de s'ouvrir. Ce procédé n'est-il pas encore, après deux mille ans, celui que nous employons pour transporter les huîtres, toutes vivantes, loin du rivage natal.

L'illustre gourmet Apicius, grand amateur d'huîtres et joyeux auteur de "De re culinaria", expédia de superbes bourriches, de Brinodes au pays des Parthes, à son ami Trajan, qui raffolait de ce mollusque délicat. Chaque hiver, le riche patricien Fabius Rutulus faisait venir d'énormes quantités d'huîtres des rivages armoricains. Quand cet illustre gourmet commençait à manger des huîtres, il ne s'arrêtait pas. Juvénal nous raconte sa mort. Il expira à table, une écaille à la main !

Sans parler d'Henri IV, du comte de Chambord, de Voltaire, de Crébillon, de Marivaux, de Beaumarchais, de Champfort, de Junot, duc d'Abrantès et de Talleyrand, intrépides éventreurs de bourriches, il convient de citer Rivarol, insatiable amateur d'huîtres, juteuses et glacées. Mais, à la suite d'une formidable indigestion, il leur déclara une guerre implacable et ses épigrammes ont peut être contribué à la réputation de bêtise qui pèse sur l'infortuné mollusque.

Le docteur Maillart était un sot que Rivarol détestait. L'ayant trouvé un matin, en face d'une bourriche gigantesque, il prétendit que le docteur déjeunait en famille. Une autre fois, il dînait chez le baron d'Arbelle. On savourait d'excellentes huîtres de Marenne et, tout en les ingurgitant avec une solennité comique, un savant se mit à faire sur le délicieux mollusque un cours aussi long qu'ennuyeux.

—Messieurs ! s'écrie tout à coup Rivarol, savez-vous la différence qu'il y a entre une huître et un savant ? C'est que l'huître bâille et que le savant fait bâiller.

Un jour, le chevalier de Verrines, grand niais insupportable, frappe à la porte du cabinet de Rivarol : "C'est moi, le chevalier ; ouvrez moi donc, cher ami !"

—Que je vous ouvre ! riposte Rivarol sans se déranger. Vous me prenez donc pour une écaille, chevalier ?..

Si l'huître est un peu bête, c'est assez naturel puisqu'elle n'a pas de tête. Où diable pourrait-elle loger sa cervelle ? Pour mon compte, je trouve qu'elle ne manque pas d'esprit, avivée d'une larme de citron entre deux bouteilles de vieux sauternes !

LEMOIS-DESAINES.

MANQUE DE NEZ

Les races blanches sont décidément en décadence. Un savant viennois l'affirme et jette un douloureux cri d'alarme. Le stigmaté fatal de notre dégénérescence, c'est notre nez.

Notre nez n'est plus ce qu'il devrait être : il s'est allongé, rétréci, il n'est plus qu'un organe misérable et dégradé, inutile appendice de notre visage. En effet, la raison d'être et la fin d'un nez est évidemment de sentir : or, le nôtre ne sent plus rien.

Il perçoit à peine les odeurs les plus violentes et c'est miracle qu'il en fasse autant, avec les narines mesquines et dérisoires qu'il possède aujourd'hui.

Qu'on regarde le nez de nos frères les nègres et ces belles narines largement ouvertes, prêtes à aspirer les plus insaisissables effluves de parfums. Voilà le nez qu'il faut avoir.

Une réforme est urgente : les peuples aryens doivent aviser dans le plus bref délai aux moyens de modifier la forme de leur organe olfactif. Mais comment faire ?

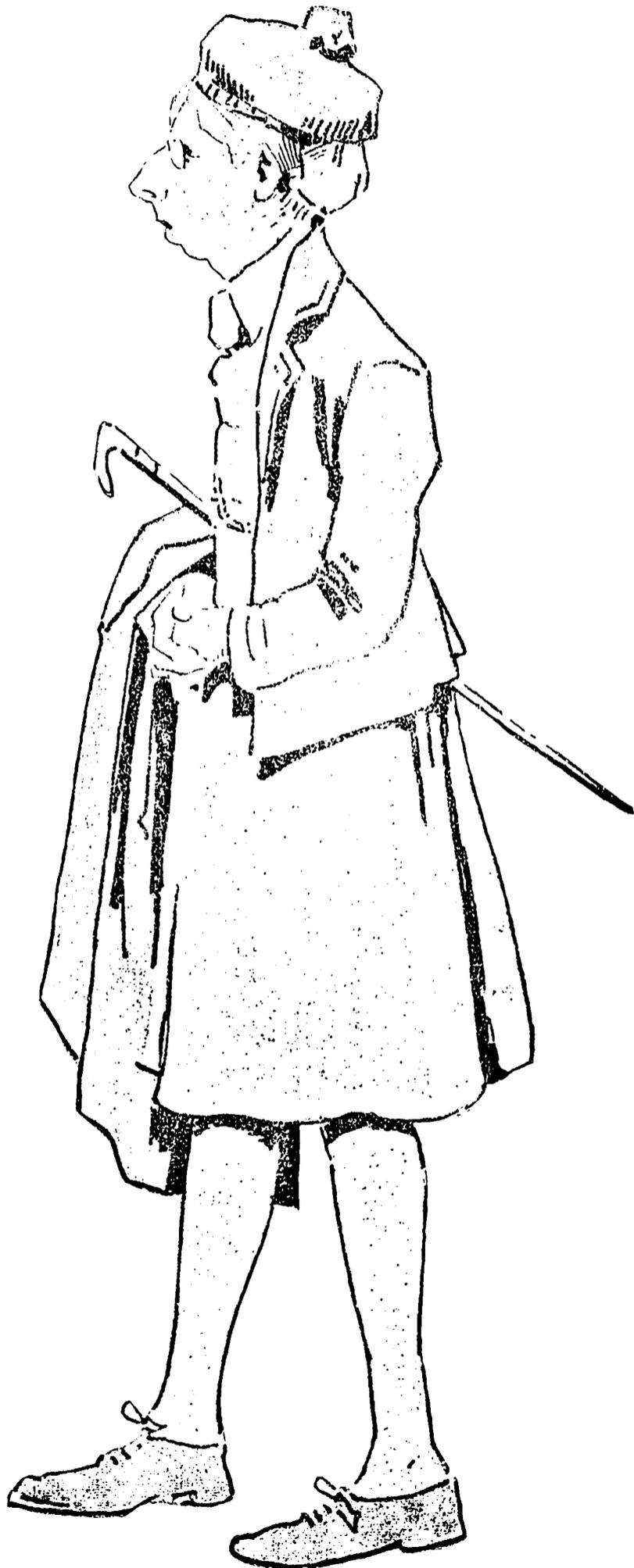
IL DEVAIT MOURIR

Premier acteur (tirant avec rage son revolver dont les capsules ne veulent pas faire de bruit) — Meurs, toi, misérable brigand.

Second acteur (qui doit mourir). — Oh ! honte ! vous êtes désarmé, votre pistolet ne veut pas être votre complice ; mais mes remords me dévorent et je meurs quand même pour accomplir ma destinée.

Et le rideau tombe devant un auditoire qui se tord de rire.

FIN-DE-SIÈCLE



OÙ LE VELOCIPÈDE MENERA LA FEMME

LA BAGUE DE FERNAND

(Pour le SAMEDI)

J'avais un ami qu'on appelait Fernand. Il portait en outre deux autres noms ; un nom de famille, et un nom de baptême, André. Or il advint qu'un matin, mon ami Fernand, qui avait ce qu'on est convenu d'appeler une position, un physique très agréable et des façons d'agir qui lui attiraient toutes les sympathies, mon ami Fernand se maria.

La femme était aimable, charmante, spirituelle et riche, ce qui, dans le cas ne gâtait rien.

Cela se passait vers la fin d'un mois d'Août quelconque.

Après la bénédiction nuptiale les époux s'en-volent mystérieusement. On dit qu'un nid char-mant les abrita pendant six semaines, et que ce nid était situé dans un des plus poétiques sites des Laurentides.

Je laisse à penser le bonheur qui fut dépensé là.

On revint à Montréal et le ménage rentra définitivement dans la vie régulière et un peu mo-tone du travail de chaque jour.

L'hiver arriva. Novembre apporta les pre-mières neiges et amena la Saint-André qui, comme, je vous l'ai déjà dit, était la fête de mon ami Fernand.

Madame était sortie en cachette dans la ma-tinée et avait fait quelques visites à nos grands bijoutiers.

Après le dîner elle se leva et prit la main de son mari, y mit une belle émeraude, déposa sur ses joues deux gros baisers et lui tint le petit discours suivant, de sa voix la plus calme :

— Nous sommes heureux, Fernand, ou du moins je suis heureuse. Prends cette bague avec mes souhaits de bonne fête, et promets moi d'accom-plir fidèlement ce que je vais te demander.

— Je te le jure.

— Bien. Chaque fois que tu auras mis dans tes projets de sortir dans la soirée, sans moi, tu ôte-ras ta bague avant dîner.

— Quelle fantaisie !!!

— Tu l'as promis.

— Et je tiendrai ma promesse. Mais que peux-tu craindre ? je ne sors presque jamais le soir. Je ne fais partie d'aucun cercle, et quand je vais au

théâtre, nous y allons en-semble.

— Je ne crains rien, je sais que tu m'aimes, mais j'ai ta promesse et je la garde.

Quatre années se passè-rent.

L'émeraude n'avait jamais quitté l'annulaire de Fer-nand. Un fils était venu qui avait apporté un redouble-ment de joies intimes et de bonheur domestique.

Ce ménage était le para-dis.

Dans le courant de la cin-quième année, Fernand, eut des vellétés d'indépendance, de sorties nocturnes.

Un soir donc, ayant fait le projet d'aller seul au théâ-tre, il mit, avant le souper, son émeraude dans un ti-roir... et, au moment de se mettre à table, revint en toute hâte la reprendre en se disant :

— Bah ! ce sera pour de main.

Le lendemain comme il allait manger, sa femme lui dit :

— Tu sors seul ce soir.

Fernand rougit, se troubla et balbutia :

— Moi... moi... mais non... Ou vois-tu cela ?

— Tu n'as pas ton émeraude.

— Tiens ! c'est ma foi vrai. Je l'aurai laissé dans ma chambre après m'être lavé les mains. Je vais la chercher.

Il se leva et sortit.

Madame sourit et quand il fut revenu.

— Je n'ai pas voulu me plaindre, lui dit elle ; si tu as besoin de sortir ne te gênes pas mon ami.

Fernand avait remis sa bague qu'il était tenté d'appeler sa chaîne, ce soir-là.

Il répondit d'un ton quelque peu bourru.

— Mais puisque je t'ai dit que c'était un oubli. Cinq ou six jours s'écoulèrent encore.

Enfin, Fernand prit son courage à deux mains et ôta de nouveau sa bague.

Au potage, sa femme ne lui dit rien.

Cela l'enhardit.

Pour s'étourdir un peu, il fut aimable, gracieux, empressé. Madame se mit au diapason de son mari.

Elle fut aimable, comme une femme qui veut s'en donner la peine ; elle fut gracieuse également.

Sans être coquette, elle avait comme toutes les femmes, l'instinct de ces pe-tites finesses auxquelles on se laisse tou-jours prendre, elle regarda son mari d'une certaine manière qui était la bonne. Tout en causant avec esprit, elle lui rappela, sans avoir l'air, les meil-leurs moments de la vie à deux, à trois, qu'ils avaient si doucement menés de-puis près de cinq ans.

Le souvenir est la moitié de notre vie.

Fernand jeta un regard en arrière ; il évoqua à son tour le passé et parla... longuement.

Plus il bavardait, plus sa femme lui paraissait jeune et charmante.

Tout en parlant, il se disait à lui-même que la plus jolie opérette du monde ne valait pas un regard, un de ces regards qui semblaient ne pas s'apercevoir de l'absence de l'émeraude.

Il sentait bien que l'heure passait, et hésitait à se lever.

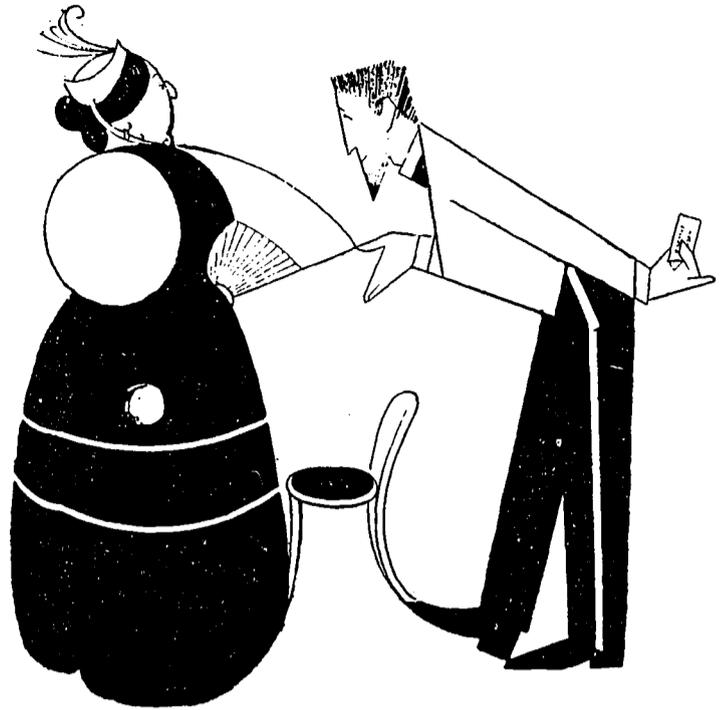
Ce n'était plus qu'il n'osait pas, c'était qu'il se trouvait bien sous le charme de son bonheur et qu'il ne vou-lait pas rompre ce charme.

Enfin il tira sa montre.

— Dix heures, déjà ! s'écria-t-il.

— Vraiment, exclama, madame, en

UN SIÈGE EN DANGER



“ Monsieur fait dire à Madame qu'il est engagé ; Madame voudrait-elle bien prendre un siège en attendant Monsieur ? ”

souriant malicieusement, comme le temps passe avec toi.

— Et avec toi, chère amie. Dire pourtant que je voulais sortir seul ce soir.

Madame était trop fine pour paraître avoir deviné.

— Ah ! dit elle nonchalamment, tu n'as donc pas ta bague ?

— Je vais la remettre.

Fernand essaya plusieurs fois depuis cette époque de rompre sa chaîne de fleurs.

A chaque nouvelle tentative, sa femme livrait contre son ennemi invisible un combat qui se terminait toujours par une victoire.

De défaite en défaite Fernand finit par trouver que nulle part il ne serait mieux que chez lui.

La femme redoubla de prévenances, de grâce. Elle fut si belle et si bonne, que les deux époux pouvaient mesurer leur temps par le nombre de leurs lunes de miel.

Et voilà comme quoi la bague de mon ami Fernand n'a pas quitté son doigt depuis dix bonnes années.

Quelle est la femme aimante qui ne peut arri-ver au même résultat en donnant à sa... jalousie une apparence discrète, adroite et spirituelle.

O.

COMPLIMENTS INTERNATIONAUX

Au Saint Lawrence Hall ; deux voyageurs, étrangers l'un à l'autre dînent à la même table.

Premier voyageur.—Vous êtes français Monsieur ?

Second voyageur.—Oui, à quoi le voyez-vous ?

Premier voyageur.—Vous mangez tant de pain.

Le dîner s'achève.

Second Voyageur.—Vous êtes allemand, Monsieur ?

Premier Voyageur.—Oui, à quoi le voyez-vous ?

Second voyageur.—Vous mangez tant de tout.

AVIS

Madame Bouleau.—Alors mon chéri tu as as-suré ta vie pour me laisser quelque chose après ta mort ? ça c'est un bon petit homme.

Monsieur Bouleau, (sérieusement).—Oui, ma-dame, mais rappelez-vous que si vous continuez avec vos tracasseries à me pousser au désespoir vous n'aurez pas un sou.

Depuis ce temps Bouleau est caliné et... n'a pas payé sa prime.

IL AIMAIT UN CHANGEMENT



Pierre.—Dis papa, où qu'elle prend tous ses petits chats ?

Papa.—C'est le laitier qui les apporte.

Pierre.—Est-ce qu'il ne pourrait pas apporter une chèvre pour une fois ?

OU LES OPINIONS DIFFÉRENT

M. A. — Quelle opinion avez-vous de votre confrère l'avocat Sansbref ?

Avocat. — Est-ce mon opinion comme avocat ou comme homme que vous désirez avoir ?

M. A. — Comme avocat.

Avocat. — C'est un âne.

M. A. — Et comme homme ?

Avocat. — C'est toujours un âne.

M. A. — Je ne vois aucune différence entre ces deux opinions.

Avocat. — Vous la verrez : la première vous coutera dix piastres.

AU CONTRAIRE

Bouleau. — Hein ! vieux, quand ta femme t'a vu rentré dans l'état où je t'ai laissé elle a dû rester muette d'indignation ?

Bouleau (gravement). — Bouleau tu ne connais pas les femmes en général et la mienne en particulier.

UNE BONNE RAISON

— Mais enfin, Monsieur, me direz-vous pourquoi vous me demandez en mariage la plus jeune de mes filles plutôt que l'aînée, qui passe pour beaucoup plus jolie ?

— Parce que j'estime, Monsieur, que l'aînée sera pour mes enfants une meilleure tante que l'autre.

Pourquoi pensez-vous que nous avons une autre cuisinière ?

— Autrefois je trouvais toujours des cheveux rouges dans la soupe ; maintenant, ce sont des noirs.

PROBABLEMENT

Lili. — Raconte moi une histoire de revenant pour m'endormir maman.

Maman. — Je n'en connais pas mon enfant ; mais si tu attends ton père il t'en racontera une quand il rentrera vers minuit, (*soupirant*) il en connaît beaucoup et de bien extraordinaires.

MESURE EFFICACE

Madame Lajeunesse. — Je donnerais beaucoup pour trouver un moyen quelconque d'empêcher Bébé de sucer son pouce.

Oncle (c'ibataire). — Hum ! Laisse-moi voir. Parbleu, c'est très simple, j'ai un excellent plan.

Madame Lajeunesse. — Oh ! dis vite petit frère. (*Le petit frère à quarante ans.*)

Oncle. — Muselle le.

LA PEINE DU TALION

— Monsieur, vous venez de marcher sur le pied de ma danseuse, vous lui ferez des excuses.

— Nullement, mais cette dame que vous voyez assise sur cette chaise, à droite de la porte, est ma femme ; vous pouvez aller lui écraser les ortilles.

POUVOIRS RESTREINTS

Nouveau pensionnaire. — Qu'est ce que c'est que ce tapage qu'on fait là-haut ?

Maîtresse de pension. — Ce n'est rien, c'est le professeur d'hypnotisme que sa femme ne veut pas laisser sortir.

BON POUR L'EMPLOI

Jean. — Tiens ! je viens de rencontrer ta femme avec son bébé ; dis donc, est-ce qu'il parle déjà ton rejeton ?

Jacques. — Oui, c'est-à-dire, il baragouine, on ne comprend pas encore très bien ce qu'il dit.

Jean. — Alors ! il ferait un bon conducteur de chemin de fer.

UN PORTE-BONHEUR

Raoul. — Ce vieux fou de Corburon, il est superstitieux en diable ; l'autre jour, je l'ai vu ramasser un vieux fer à cheval dans la rue.

Robert. — Qu'en a-t-il fait ?

Raoul. — Il l'a cloué sur le mur juste au dessus de son vase de Sèvres de \$100.

Robert. — Ça lui a porté bonheur ?

Raoul. — Juges-en. Le clou est parti, et le fer est tombé sur le vase qu'il a brisé.

THEATRE ROYAL

THE FLAG OF TRUCE

Salle comble comme d'habitude cette semaine, au Théâtre Royal. "The Flag of Truce" est une des pièces les plus émouvantes de M. Walter Sanford, le dramaturge américain, qui a enrichi le théâtre populaire de tout un répertoire de mélodrames.

C'est une épisode de la guerre de sécession qui a fourni le thème de cette composition. Il y a de très fortes situations.

On peut citer surtout une scène d'un réalisme saisissant. Les mineurs d'une carrière sont à l'œuvre, une masse de roc est élevée par une grue puissante, le héros de la pièce est parmi les ouvriers lors que tout à coup un rival coupe la corde d'appui et l'énorme masse retombe en brisant et broyant tout dans sa chute. Le sort du héros de la pièce est incertain, mais le dénouement est heureux.

M. Horace Mitchel, dans le rôle de Tom Hewing, s'est particulièrement distingué.

Mlles Leta Baker, Lillian Larkin et Helena Gurney, spécialement Mlle Lillian Larkin, ont rempli leur rôle avec beaucoup de succès.

La semaine prochaine la grande troupe de variétés de Irwin Bros.

Clair de Lune, la fameuse chanteuse exotique française des Folies-Bergères, Paris, a été spécialement engagée par Irwin Bros. Novelty Company, pour un terme en Amérique, et on pourra la voir la semaine prochaine au Théâtre Royal.

QUEEN'S THEATRE

Le restaurant Delmonico, à New York, est une des maisons les plus renommées de l'univers. Les fondateurs ont depuis longtemps quitté ce monde, mais les propriétaires actuels ont su conserver la renommée de cette maison où la richesse et l'élégance de la métropole américaine se réunissent dans toute leur gloire. La comédie si applaudie dans laquelle *Marie Jansen* jouera la semaine prochaine au Queen's, intitulée "*Delmonico's at 6*" a reçu son nom du fait qu'un de ses actes se passe dans un cabinet particulier de ce fameux restaurant. C'est là que les principaux personnages de la comédie se rencontrent dans des circonstances assez embarrassantes et donnent bien à des scènes des plus amusantes. Pour désopilantes que soient ces scènes elles sont dans le fond comme dans la forme à l'abri de toute critique.

Marie Jansen, qui remplit le premier rôle est une comédienne de grand talent et, a été une des favorites du Casino de New-York et a brillé à côté du célèbre comédien Francis Wilson.

En dehors des matinées ordinaires du mercredi et du samedi, il y aura une matinée spéciale, aux prix ordinaires, jeudi, jour d'actions de grâce.

* * *

Au nombre des pièces qui seront jouées cette saison au Queen's, nous citerons "*The Gaiety Girl*" qui a été représentée avec grand succès au "Princes of Wales" à Londres et qui fait rage à New-York. Wilson Barrett dans "*The Marman*" et son répertoire, enfin l'étoile Marie Bourroughs.

La Queen's fait réellement ce qu'il faut pour mériter l'approbation du public.

TRÈS EXACT

Entre voisins :

— Qu'est-ce que c'est, m'ame Chapuzot, cette musique triste qu'on joue aux enterrements ?

— Je vas vous dire, c'est des chants léthargiques !

UNE BONNE LEÇON

Lui (en douceur). — N'avez-vous jamais désiré être un homme, Mademoiselle ?

Elle (avec raideur). — Et vous, m'avez-vous pas quelquefois souhaité être un ?



I



II



III



IV

Comment le bien vient en dormant.

CE CHAPUZOT !!!



« Bien, mon jeune ami, vous êtes encore puni ? qu'avez-vous donc fait de si grave ? »

— Monsieur, ce n'est pas moi, je vous assure, c'est Chapuzot, vous savez, mon camarade que nous appelons *boule de loto* parce qu'il est très gros, il a l'air d'un petit saint, mais il est mauvais comme un âne rouge !

Et puis, si vous voulez que je vous dise, la faute

en est surtout à ma tante Joséphine, qui m'a apporté une boîte de couleurs pour ma fête.

Oui, vous comprenez, elle me donne une boîte de couleurs, et dedans je trouve seulement un petit cahier de dix soldats à peindre. Ah ! ça n'a pas été long ! Au bout d'une heure, mes soldats étaient rouges, bleus, verts, jaunes, de toutes les couleurs, enfin il ne restait plus une place blanche, même sur les marges. C'était très amusant, mais il en aurait fallu d'autres et je n'en avais pas.

Alors que faire ?

J'ai bien demandé à papa un livre où il y eût des images, et comme il croyait que c'était seulement pour les regarder, il m'en a donné un ; mais quand il m'a vu prendre mon pinceau et ma boîte de couleurs, il me l'a vite retiré en m'appelant : Petit malheureux ! ce qui est un gros mot, vous savez !

Un instant après, il m'a surpris en train de passer un peu de rouge sur le papier de la salle à manger, que je trouve bien terne à mon goût, et il m'a secoué très fort, tout prêt à m'envoyer coucher.

C'est ennuyeux, croyez-moi, d'avoir une boîte avec vingt-quatre couleurs, et de ne pouvoir pas s'en servir.

Au moment même où je me désespérais, arrive

Chapuzot ; il regarde mon cahier de soldats, le trouve très bien, et me dit :

— Prête moi ta boîte, que j'essaie aussi ?

Je lui explique que je n'ai pas d'autre cahier ; il ne voulait pas me croire d'abord, il me dit que c'était par jalousie, que j'étais un mauvais camarade, mais enfin il finit par voir que j'étais aussi malheureux que lui, et il ne chercha plus qu'un moyen de faire un chef-d'œuvre sans rien abîmer dans la maison.

Nous nous étions mis à la fenêtre ; je le vois encore, monsieur, nous étions là tous les deux. Il me dit brusquement :

— Est-ce que la mère Poulard est ch'z elle ?

Madame Poulard, c'est cette vieille dame au-dessous de nous, qui est si exigeante, qui se plaint toujours de moi si je cours dans l'appartement, ou si je traîne une chaise un peu trop fort. Elle a chez elle trente-six animaux, et sur sa fenêtre un moineau qu'elle adore, à côté d'un petit marronnier qu'elle a planté dans un pot à fleurs, et dont elle vient surveiller tous les jours les progrès.

Même vous vous rappelez peut-être qu'elle m'a fait tant gronder, le mois dernier, parce que j'avais jeté un os de côtelette à son oiseau ! C'était pourtant pas par méchanceté, monsieur, c'était pour lui donner à manger, à ce pierrot !

Enfin je réponds à Chapuzot :

— Je ne crois pas qu'elle soit chez elle, car on l'aurait déjà vue sur le balcon causer à son arbre et à son moineau, et leur demander s'ils se portent bien, comme s'ils pouvaient lui répondre !

— Attends, reprend Chapuzot, j'ai une idée, tu vas voir. Donne-moi une ficelle et une épingle.

Le voilà qui tord l'épingle pour en faire un hameçon, l'attache à la ficelle, et, la descendant par la fenêtre, pêche le pot et le petit marronnier à la ligne ; l'épingle étant fixée dans le bois, nous tirons : tout vient. C'était très amusant !

Je ne savais pas alors ce que Chapuzot voulait faire, mais son idée était tout de même très drôle !

Il déracine l'arbuste, qui était haut comme le

bras, et qui avait de jolies pousses tendres d'un beau vert, puis il le replante la tête en bas, les racines en l'air, puis nous voilà en train de découper de belles feuilles de papier blanc, que nous couvrons de vert végétal en dessinant les nervures avec du brun. Sitôt qu'une vingtaine de feuilles furent finies, nous les collons au bout des racines, et nous voilà en possession d'un joli petit marronnier, peut-être moins grand que l'autre, mais bien plus régulier, tout en rond, comme une pomme de pin. De plus, tout ce travail nous avait procuré un plaisir extrême.

Puis nous avons redescendu le pot à fleurs sur le balcon, avec la ficelle arrangée en nœud coulant.

Vous allez dire, monsieur, que c'est une mauvaise farce, mais je ne la regrette pas trop parce que, voyez-vous, si c'était mal, c'était drôle, et en somme, nous n'avions fait souffrir personne. Mais, malheureusement, nous n'avons pas pu nous en tenir là.

Un quart d'heure après, nous nous ennuyons de plus belle. Chapuzot me dit :

— Qu'est-ce que nous allons peindre maintenant ?

— Je ne sais pas.

— J'ai assez du vert, il faudrait une autre couleur.

— Oui, d'autant plus que mon vert végétal est presque usé.

— Il faudrait du rouge.

— Ou du jaune.

— Du jaune, répète Chapuzot tout rêveur, oui du jaune. Tiens, j'ai encore une idée. Passez-moi la ficelle.

Je la lui donne, et presque aussitôt, qu'est-ce que je vois remonter au bout de l'hameçon ? La cage avec le moineau.

— Que vas-tu faire de cet oiseau, lui dis-je !

— Ce que je vais en faire ? répond Chapuzot triomphant, ce que je vais en faire ? un serin !!!

Cette fois, nous ne pouvons nous empêcher de rire à en pleurer. Ce Chapuzot, qu'il est donc amusant !

La cage est aussitôt ouverte, l'oiseau fait prisonnier et, malgré ses cris, badigeonné à grands coups de jaune de chrome écrasée dans un godet. Il en a fallu beaucoup, parce que le gris du plumage ressortait malgré tout.

Quand ce fut fini, le moineau remis en cage avait un air tout bizarre avec ses plumes hérissées sur le corps. Mais Chapuzot me dit que ce n'était rien, et qu'une fois sèches, elles redeviendraient lisses.

Nous redescendons la cage par le même chemin, et, la journée étant passée, on vient chercher Chapuzot qui, en me quittant, riait encore en se tapant les côtes et en claquant sa langue, comme il le fait habituellement.

Moi je n'y pensais seulement plus, quand ce matin, en rentrant du collège, je trouve à la maison Mme Poulard tout en larmes, son pot de fleurs d'une main et son oiseau de l'autre. Le pauvre petit moineau était mort, empoisonné par la couleur, à ce qu'il paraît. C'est seulement alors, Monsieur, en voyant le chagrin vrai de cette vieille dame, qui aimait son moineau comme s'il eût été son enfant, que j'ai compris le mal que nous avions fait, Chapuzot et moi. Pour une heure de plaisir, nous avions causé de la peine à quelqu'un pour plusieurs jours, pour longtemps peut-être ; et avant même qu'on n'eût rien dit, rien reproché, je sentis que j'allais pleurer comme elle...

J'oubliai que la vieille dame avait été bien désagréable pour moi, qu'elle m'avait fait gronder souvent en se plaignant du bruit que je faisais sans intention mauvaise, et en ne songeant qu'aux larmes que je lui voyais répandre devant un petit oiseau tout raidi, qui gigottait encore si bien la veille, je lui demandai pardon,

Vous voyez, monsieur, on m'a puni, je vais rester à la maison jusqu'à dimanche en huit. Eh bien, je vous assure, ce n'était pas la peine ; j'étais assez désolé de notre cruauté involontaire, et je me suis bien promis, quelque chose que veuille me faire Chapuzot, de renoncer pour toujours aux mauvaises farces.

JUSTE DEMANDE



1er Etranger. — Sortez-vous du club des Gais compagnons ?

2me Etranger. — Oui !

1er Etranger. — Alors, si cela vous agrée, permettez-moi donc de m'abriter sous mon parapluie ?

HÉRÉDITÉ



Madame Pat. — C'est tout de même étrange que les O'Doolan n'aient pas d'enfant.

Madame Kat. — Vous savez donc pas que c'est dans la famille : elle tient de sa mère.

LE MONSIEUR QUI DÉMÉNAGE

(Monologue.)

(Il entre avec une verge à la main.)

— Ah ! ah ! nous allons rire ; je l'ai affirmé à Sidonie, que ce ne serait pas assez grand. Elle prétend que si, voyez-vous !

Sidonie, c'est ma femme, ai-je besoin de vous le dire ? Elle est jalouse, l'avouerai-je, plus qu'une tigresse. Et collet monté plus qu'une tambourine de l'Armée du Salut ! Nous changeons de logement tous les trois mois.

D'abord, le voisin d'en face se mettait dans des colères agrémentées de gros mots. Nous dûmes déménager.

Nous eûmes ensuite des voisins, des gens charmants. Le mari était tourneur de tuyaux de pipes. La femme louchait, comme ça, de l'œil gauche. Ma femme appelait cette manière de me regarder une œillade assassine. Nous redûmes redéménager.

Puis, ce fut une dame d'un grand amour pour le piano, qui jouait à certaines heures — je suppose que c'était pour l'apprendre à son perroquet : — "J'ai du bon tabac dans ma tabatière."

Ma douce moitié conclut que c'était un signal. Nous reredûmes reredéménager.

Vous narrerai-je mes infortunes conjugales ? Non, c'est inutile. Un volume n'y suffirait pas. Je me contenterai de vous dire ce qui motive ma présence ici.

Nous emménageons. Notre dernier logement ne plaît plus à Sidonie. Entre nous, elle est jalouse de la blanchisseuse... Oui, de la blanchisseuse, parce que cette dernière a raconté que j'étais le plus bel homme de ses clients !

Comment vais-je m'installer ?

Ce sera ma chambre. Sa fenêtre est bien située. Sur la cour, c'est vrai, mais bast !

Ici, je placerai mon lit.

(Il mesure.)

Insuffisant. Je le pensais. Mon lit a deux verges et demie, c'est une grande taille..., à cause de Sidonie. Très grande, ma femme, majestueuse parfois.

Dans un coin, je fixerai ma table de travail, mon fauteuil ! Et le paillason de mon chien.

De mon chien, encore un motif de déménagement. Voici déjà trois maisons dont je suis expulsé, à cause de lui. Et je l'aime, ce chien, je ne peux m'en séparer.

Je crois à la métépsychose. Je suis sûr que mon chien a dû être maître d'école, les lunettes lui vont à ravir. Non, cuisinier, plutôt, il sait si bien lapper le fond des assiettes !

Il est si drôle, quand il a fait ses petites mines de contrition, quand il a été pris sur le fait, le nez dans le plat.

Sa dernière aventure est digne du pinceau d'un grand peintre.

Nous étions chez madame Flahutet, ma belle-mère, et nous mangions, au dessert, de la tarte au riz.

C'est exquis. Si vous n'en avez jamais mangé, je vous le conseille. Quoiqu'il y ait mieux que cela, en somme. La tarte à la crème est plus succulente, mais tout dépend de la quantité de vanille que le cuisinier a mise dans sa crème. Et à l'heure qu'il est, si peu de cuisiniers réussissent la tarte à la crème.

Nous mangions donc de la tarte au riz, quand ma belle-mère s'écria :

— Où est donc Elésope ?

C'est le nom du chien. Une idée à ma femme. Et tout le monde de crier à tue-tête :

— Elésope ! Elésope !

Le chien bondit alors sur la table, comme paraissant se rendre à notre appel, mais il calcula si bien son élan qu'il tombe juste le museau dans la tarte au riz.

Ce fut un tolle général ; je pris la défense d'Elésope.

— Vous l'avez appelé !

— C'est juste.

Ensuite, personne ne se souciant de se sustenter après le chien, on lui donna la tarte tout entière, il paraît qu'il l'aimait, car il la mangia.

(Il regarde à droite.)

Ici, je mettrai le canapé, — reps rouge un peu fané, mais de si bons ressorts. C'est un velours.

Là, une chaise basse. Celle sur laquelle madame Flahutet aime s'asseoir. Je crois qu'elle a un pied cassé — la chaise.

— Bast ! quand elle tomberait — madame Flahutet !

D'ailleurs, je m'étais peut-être trompé tout d'abord. Il y a de l'espace. Pour une chambre à coucher... de famille.

Le prix me convient assez. La maison à l'air tranquille. Sidonie n'aura plus, sans doute, de

jalousie intempestive en cet asile de pierre et de plâtre.

Mais au fait ! quelle phrase de l'agent me revient donc en mémoire ?

— Nous ne voulons pas de locataires qui aient des enfants ou des animaux domestiques.

J'ai répondu : non, avec fermeté.

Des enfants, hélas ! pas un, c'est le regret de mon existence. Mais, j'y songe, je possède un chien, Elésope, et il rentre, si je ne me trompe, dans la catégorie des animaux domestiques.

Je n'ai pas emménagé qu'il faut redéménager. Ah ! Sidonie ! Oh ! Elésope, mon chien ! Ma femme ! C'est vous qui m'avez rivé à ce rocher de Sisyphe ! Déménager toujours et toujours, et toujours déménager !...

(Il sort.)

PAYS PAISIBLE

Homme de l'Ouest. — Nous avons au moins une bonne chose dans l'Ouest ; quand des voisins ne peuvent s'entendre, ils ne se querellent pas pendant des années ; ils ont une simple et courte explication qui ne laisse place à aucun ressentiment.

Homme de l'Est. — Étrange ! remarquable et à quoi attribuez-vous cette excellente coutume ?

Homme de l'Ouest. — A ce que celui qui n'est pas mort...

Tiens, eh ! là-bas, courez pas si vite, revenez que je vous dise la fin.

RIEN D'ÉTONNANT

Madame Bouleau. — Êtes-vous contente de la servante sourde-muette que je vous ai envoyée ?

Madame Rouleau. — J'ai dû la renvoyer, elle ne répondait pas à mon attente.

LE PLUS À PLAINDRE



— Votre mari souffre-t-il beaucoup pendant ses accès de goutte ?

— Pas autant que moi.

CRÉPUSCULE

Elle était triste, ce soir-là, la comtesse de Marville. Enfoncée dans son fauteuil, au coin de la cheminée, les yeux fixés sur la flamme vacillante et bleue, elle restait immobile, perdue dans ses pensées, une oppression soulevant parfois sa poitrine, la gorge serrée comme par des sanglots refoulés. Qu'avait-elle donc ? Par ce temps de neige et de bise, assise auprès du feu, dans le salon parfumé, que pouvait-il lui manquer ? Était-ce le lent crépuscule gris envahissant la chambre qui lui causait cette impression de mélancolie ? Peut-être ; car les heures où le jour agonise sont celles de la rêverie et des décevants souvenirs : on remue les cendres du passé, et l'on se laisse assaillir peu à peu, dans l'ombre grandissante, par tous les regrets des joies envolées.

Oui, elle songeait. Sur le mur sombre, en face d'elle, son regard s'attachait maintenant à un point lumineux, une rondeur vernie et rougeâtre, miroitant sous le reflet dansant du foyer. Il était là, son violon, ce bel Amati, qu'elle avait fait pleurer et chanter tour à tour devant les foules enthousiasmées ; il était là, exposé comme un objet de parade, comme un vain ornement, dans son éternel silence.

Et elle-même, l'artiste acclamée, la fameuse Rosita Rosario, la superbe Espagnole, elle était cette femme vieillie et grisonnante, aux traits beaux encore, mais épaissis par l'âge, aux yeux ternis, à l'aspect banal et quelconque, et menant une vie retirée, oisive, sans but.

Évoqués ainsi, les souvenirs l'assaillirent en foule.

Elle se revoyait enfant, — dix ans à peine, — jouant un concerto devant le jury du Conservatoire, et décrochant son premier prix à la pointe de son archet magique. Des lors, commencèrent les tournées à travers le monde, sous la conduite de son père, — sa mère étant morte depuis longtemps. Partout, dans tous les pays, elle déchaînait des applaudissements frénétiques, dès qu'elle paraissait, déjà précédée de sa réputation d'enfant prodige, et si mignonne dans sa robe courte, ses cheveux noirs flottant sur son dos, ses petites mains tenant l'instrument avec un soin presque religieux.

Elle retrouvait, au fond de sa mémoire, l'enivrement des premiers succès, les rappels sans fin,

les fleurs, les cadeaux d'amis inconnus ; puis, surtout, les articles de journaux, son bonheur d'enfant à lire son nom imprimé, entouré d'épithètes flatteuses.

En dépit des acclamations et des éloges, elle était restée simple, modeste, point du tout cabotine ; mais sensible, ainsi que tout véritable artiste, aux hommages rendus à son talent, elle s'excitait, se grisait des bravos et des ovations, et, nerveuse, inspirée, établissait comme un courant électrique entre elle et le public.

ces malheureux comme elle ne jouait pas pour les rois.

Une de ces fantaisies charmantes, dont elle était coutumière, en passant par cette ville de province, était de donner ce régal de l'ouïe à ceux qui étaient privés des joies de la vue. Mais elle avait posé cette condition que, hors elle et son accompagnateur, aucun "voyant ne serait admis dans la salle ; elle mettait sa coquetterie à n'être point regardée, à se faire entendre uniquement pour le plaisir des aveugles. Tandis que se succédaient les plus beaux morceaux de son répertoire, ces pauvres figures blanches s'éclairaient de béatitude, dans un recueillement silencieux.

Tout à coup, la jeune fille tressaillit et faillit s'arrêter court. Là, dans un coin, non loin de l'estrade, deux prunelles bien vivantes se fixaient sur elle, dans une ardente contemplation. Aussitôt, elle reconnut ces cheveux châtain, ces yeux bleus, cette moustache espiègle et soyeuse. Elle avait vu souvent ce jeune homme assistant à ses concerts, applaudissant à tout rompre, et, sans doute, elle avait dû recevoir de lui plus d'un bouquet anonyme. Elle ignorait son nom, mais elle l'avait rencontré la veille, et le savait en séjour dans le pays. De quel droit s'était-il introduit dans l'hospice, en recourant à la fraude, en revêtant l'uniforme des pensionnaires ?

Son bel entrain était tombé ; elle jouait machinalement, lançant à l'intrus de méchants regards.

Pendant l'entr'acte, elle se retira dans le petit salon voisin et donna l'ordre à un domestique de faire immédiatement sortir ce monsieur : au même instant, "ce monsieur" parut dans le cadre de la porte, très ému, un peu gauche dans son uniforme de contrebande.

Elle se tourna vers lui, superbe d'indignation, les joues roses, les yeux étincelants, ouvrant déjà ses lèvres rouges pour l'accabler de reproches.

Mais lui, confus, balbutia :

— Mademoiselle, pardonnez-moi... Vous m'avez reconnu, vous savez que je suis un de vos plus fervents admirateurs... Quand j'ai appris que vous seriez ici aujourd'hui, je n'ai pu résister... j'ai enfreint la consigne... J'ai eu tort, et je suis...

Il avait l'air si contrit, qu'elle l'interrompit par un éclat de rire, et, désarmée, lui tendant la main :

— Il faut bien vous pardonner pour cette fois, dit-elle ; allons, votre seule punition sera de rester jusqu'au bout.

FAUSSE IMPRESSION



(Scène : L'escalier du parc de la montagne. Temps : 2 heures du matin.)

Bouton — Bon... s'huis correct... ma vieille dort... rien entendu... trop fin pour elle...

Les années avaient passé, marquées chacune par de nouveaux triomphes.

Maintenant, dans les souvenirs de la comtesse, un autre tableau succédait au précédent. Une grande salle nue, aux murs blancs, une salle d'hospice. Des rangs de chaises, les uns derrière les autres, occupés par des hommes étranges, tous vêtus du même uniforme, tous pâles, la face morte, les yeux éteints : tous aveugles. Et elle, la belle Rosita, maniait l'archet avec plus de brio, plus de virtuosité que jamais, jouant pour

Ne pouvant croire à tant de bonheur, le jeune homme se confondit en remerciements et regagna sa place, après avoir, à son tour, parlé au domestique.

II

A la fin de la séance, celui-ci s'approcha de Rosita et lui remit une splendide corbeille de roses ; sur la carte qui s'y trouvait piquée, elle lut ces mots :

« Le comte de Marville prie mademoiselle Rosario d'accepter ce faible témoignage de son repentir et de sa reconnaissance. »

Depuis, elle le revit souvent. Ils se retrouvaient à Paris, puis à Nice, en hivernant. Ils se rencontraient presque chaque jour à la promenade. Le père de Rosita encourageait le jeune homme, liait volontiers conversation avec lui, l'invitait parfois à quelque excursion en mer.

A mesure qu'ils faisaient plus ample connaissance, l'amour mutuel des jeunes gens allait croissant, et, un beau jour, Rosita se trouva fiancée au comte de Marville.

Le mariage se fit bientôt après.

L'artiste s'était engagée envers son mari à ne plus jouer en public. Elle avait promis cela légèrement, avec l'insouciance de son âge, ne pensant qu'au bonheur d'être la femme de celui qu'elle aimait, et, faut-il le dire ? au plaisir d'être grande dame et habiter Paris. Mais les premières semaines passées, quel vide dans son existence ! Elle ne travaillait plus. A quoi bon ? puisque jamais plus elle ne donnerait de concerts. Était-ce possible ? Quoi ! c'était fini des applaudissements, fini des fleurs et des sourires ! Aucun journal ne parlerait plus d'elle ! On l'oublierait !

— Eh ! qu'importe ! se dit-elle d'abord ; on ne saurait avoir tous les bonheurs ensemble. J'aime mon mari ; il m'aime. Me faut-il autre chose ?

Mais elle ne put se payer longtemps de ce raisonnement. La passion n'est pas éternelle. Quand son grand amour se fut calmé, elle devint plus clairvoyante, et, dès lors, à chaque pas, elle trouva une déception. Elle comprit combien la différence de leurs éducations, diamétralement opposées, se faisait sentir. Ils n'avaient pas une idée, pas une opinion communes. La spontanéité, les enthousiasmes de l'artiste faisaient hauser les épaules au mondain blasé. Un jour qu'elle laissa deviner sa tristesse, il faillit s'emporter.

— C'était insensé de regretter cette vie de bohème ! De quoi se plaignait-elle ? N'avait-elle pas tout ce qu'il faut pour être heureuse ? N'était-elle pas la comtesse de Marville ?

Elle ne répondit pas. Qu'eût-elle pu dire ? Elle devait tenir sa promesse, supporter le poids des chaînes qu'elle même avait rivées. Mais elle se rendit compte alors de l'immense sacrifice qui s'était accompli.

Ce qui fut peut-être son plus grand supplice, ce fut l'ennui, l'ennui mortel qui la suivait partout. Ses journées se traînaient, interminables. Pour les remplir, elle se fatiguait à battre pavé, à courir les magasins ; elle achetait des choses dont elle n'avait nulle envie ; elle allait au Bois, baillant au fond de son landau, se demandant comment faisaient les autres femmes pour s'accommoder de cette éternelle oisiveté.

Pourtant, sa beauté faisait retourner toutes les têtes sur son passage. De bouche en bouche courait son nom, — ses noms ; et celui de Rosita Rosario excitait certes un intérêt bien plus vif que celui de comtesse de Marville, si noble qu'il fût. On la suivait des yeux, tandis qu'elle passait indifférente, se souciant à peine de ces succès mondains. Elle avait connu d'autres triomphes, et, ceux-là, jamais elle ne les retrouverait.

Pour lui complaire, son mari prit une loge à l'Opéra.

La première fois qu'ils y allèrent, leur entrée fit sensation. La jeune femme était joyeuse et animée, ce soir-là, heureuse de sortir, de se distraire, et, surtout, d'entendre la musique. Mais quand éclata, après le grand air du ténor, ce bruit de mains gantées frappant l'une contre l'autre, ce bruit de grêle que font les applaudissements, et qu'elle connaissait si bien, elle se sentit remuée

jusqu'au fond du cœur. Les sanglots l'étouffèrent ; elle dut se retirer dans le salon de la loge, où le comte, effaré, s'efforça de la consoler, sans comprendre au juste pourquoi elle pleurait.

Plusieurs fois, elle dut lutter ainsi contre les larmes : puis, l'habitude vint, elle resta impassible désormais ; mais longtemps elle ne put tirer son violon de l'étui sans avoir un accès de désespoir.

Elle eut un autre chagrin encore, — d'amour-propre, celui-là. Les grandes familles que fréquentait son mari ne voulurent pas la recevoir, parce qu'elle n'était pas « née, » et, surtout, parce qu'elle avait été artiste. Peu à peu, cependant,

COMME IL PARLE



I

Jacob. — Que de pagnes, Isaac, c'est ridicule.
Isaac. — Avaires ! c'est être bour pour les avaires ; tix vois bour une che fends une pague quand che beux lier une gonferzazione avec un monsieur.
Jacob. — Mais, douces des bières sont en tetans.
Isaac. — ... Pacile, che barle bas gomme zu...



II

— Che barle gomme zezi...

sa distinction, son air de reine et sa beauté aidant, les portes fermées jusqu'alors s'ouvrirent devant elle, et, deux ou trois ans après son mariage, elle devint vraiment la comtesse de Marville, occupant la situation qui convenait à son rang, éveillant autour d'elle la plus vive sympathie.

III

La vie coula ainsi, pendant des années, sans secousse et sans malheur. Une fois passée, la première nostalgie du public, elle se reprit de passion pour son violon, et, souvent, elle jouait des

heures entières, oubliant tout, se croyant revenue aux beaux jours d'autrefois, aux jours de liberté, de fantaisie et de gloire. Puis, quelque visiteuse arrivait, ou son mari survenait, l'air contrarié de la surprendre ainsi, et elle retombait, du haut de son rêve, dans la morne et banale réalité.

Alors, un immense découragement s'empara d'elle ; pendant des semaines, elle laissait dormir l'instrument. Ses doigts, peu à peu, perdaient leur souplesse, raidis aussi par l'âge qui venait, et quand, d'aventure, elle reprenait l'archet, elle s'arrêtait, comme devant une difficulté insurmontable, aux passages de virtuosité dont elle triomphait naguère avec tant d'aisance et de crânerie, et de longues larmes si écieuses roulaient sur son visage.

Un jour vint où il fallut dire adieu à jamais à l'art adoré. La comtesse, passant d'une chambre dans l'autre, glissa sur le parquet, et fit, sur le seuil de son salon, uno de ces chutes maladroites que l'on ne comprend pas soi-même.

Elle se releva, le poignet droit cassé ; et ce fut l'éternel, l'interminable traitement, l'immobilité rigide dans l'appareil de plâtre. Puis, lorsqu'elle en fut enfin délivrée, la main, d'une blancheur inerte et morte, refusa longtemps tout service, inchale et raide comme un membre postiche.

C'en était fait : Rosita Rosario était morte, morte avec son merveilleux talent. Il ne restait qu'une pauvre femme invalide et vieille, — une de celles, il est vrai, que le monde encense et envie, parce qu'elles sont riches et nobles. Mais elle pensait, maintenant, qu'après la longue incompatibilité d'humeur, l'amour s'était éteint chez elle comme chez son mari, pour faire place à une tranquillité et mutuelle indifférence ; elle pensait à la destinée qui eût été la sienne, si elle n'avait pas rencontré sur son chemin le comte de Marville. Quelle vie de fièvre artistique, de liberté, d'enthousiasme ! Quelle marche triomphale à travers le monde !

IV

... L'obscurité était complète, à présent, dans le petit salon. Le feu éteint, le violon rentré dans l'ombre ; il faisait noir autour d'elle, noir comme dans une tombe. La comtesse soupira.

— Allons, dit-elle à mi-voix, ce qui est fait est fait ! Il n'y a pas à revenir sur le passé. Et puis, si j'étais restée artiste, ne serais-je pas aujourd'hui aussi sur le déclin ? Je me suis retirée en pleine gloire, cela valait mieux.

Pourtant, elle se leva, prit à tâtons un flambeau sur la cheminée, fit de la lumière, et se dirigea vers un meuble en bois de rose, aux mille tiroirs.

Elle contempla un instant quelques flûtes desséchées, reste de ses derniers bouquets ; puis elle prit des journaux, encore des journaux, de toutes langues, de tous pays. A la clarté tremblante de la bougie, elle resta là, longtemps absorbée dans la lecture, le teint animé, le cœur battant plus fort. Elle trouvait tout de suite, sur chaque feuille jaunie, l'endroit où l'on parlait d'elle ; elle relisait plusieurs fois les mêmes passages, s'y arrêtant avec bonheur, comme ceux qui parcourent, après de longues années, un chemin connu et s'attendent à chaque arbre, à chaque tournant, pour y évoquer un souvenir de jeunesse et d'amour.

Lorsqu'elle eut ainsi fait défiler un à un, dans son esprit, tous ses triomphes passés, elle demeura pensive, la tête courbée, les yeux fixes et pleins de larmes.

Et, lentement, presque avec solennité :

— Je ne dois pas me plaindre, murmura-t-elle. Je suis malheureuse : c'est ma faute ! J'appartenais à l'art ; je m'étais donnée à lui tout entière ; pourquoi me suis-je reprise ?... L'art est un maître inflexible, je le savais ; j'ai déserté ; il s'est vengé, et moi, j'expie !

JEANNE RIVAL.

BONNES AMIES

Elles parlent d'Arthur parti pour New-York. Ernestine. — La dernière chose qu'Arthur ait faite à été de m'embrasser.

Pauline. — Quand l'enferre-t-on ?

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du Dr. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

☞ Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. ☞

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

No. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

(Suite).

XIV

DÉNOUEMENT TRÈS APPLAUDI DES SPECTATEURS

La pièce qui portait ce titre aussi neuf qu'alléchant : *Les Brigands de la Forêt Noire*, était une œuvre remarquable.

D'ailleurs, il n'aurait pas fallu demander à César Cascabel une de ces pièces au jour, où tous les détails de la vie privée sont transportés sur le théâtre, — une de ces pièces dans lesquelles, si le crime ne triomphe pas, du moins la vertu n'est pas suffisamment récompensée. Non ! à la dernière scène des *Brigands de la Forêt Noire*, l'innocence était reconnue selon la formule, et la méchanceté était punie sous la forme la plus convenable. Les gendarmes apparaissaient au moment où tout semblait perdu, et, lorsqu'ils mettaient la main au collet du traître, la salle croulait sous les applaudissements.

Aussi cette pantomime pouvait-elle se jouer sur tous les théâtres comme sur tous les tréteaux des deux mondes. Immense avantage de ces pièces simplement mimées, sans parler des fautes grammaticales et autres, qui sont facilement évitées dans ce genre de littérature.

On a dit plus haut : Il n'aurait pas fallu demander à César Cascabel, etc... C'est que César Cascabel, en effet, était l'auteur de ce chef-d'œuvre forain. Chef-d'œuvre est le mot, puisque, tant dans l'ancien que dans le nouveau continent, il en était à sa trois mille cent soixante-dix-septième représentation. On ne connaît que *l'Ours et la Sentinelle* du cirque Franconi, — le plus grand succès connu dans les annales dramatiques, — qui ait dépassé ce chiffre. Mais, très certainement, la valeur littéraire de cette œuvre olympique est inférieure à celle des *Brigands de la Forêt Noire*.

D'ailleurs, cette pièce avait été faite pour mettre en relief les talents spéciaux de la troupe Cascabel, talents si réels, si variés, que jamais un tel ensemble d'artistes n'avait été présenté au public par un directeur de troupe sédentaire ou ambulante.

Qu'on en juge par ce compte rendu, que la plupart des critiques pourraient prendre pour modèle.

C'était l'histoire très dramatisée de deux amoureux qui s'adoraient. Pour la commodité du récit, sachez que Napoléone jouait la jeune fille et que Sandre jouait le jeune homme. Malheureusement, Sandre est pauvre, et la mère de Napoléone, la hautaine Cornélia, ne veut pas entendre parler de ce mariage.

Ce qu'il y a de tout à fait neuf, c'est que ces amours sont contrariés par la présence d'un grand dadas, Clou de Giroles, aussi riche d'argent que pauvre d'esprit, lequel est amoureux de Napoléone et veut l'épouser. Et — là peut-être éclate le génie inventif de l'auteur — la mère, qui tient aux déus, ne demande pas mieux que de lui donner sa fille.

Il serait vraiment difficile d'engager plus adroitement une action et de la rendre plus intéressante. Il va de soi que cet imbécile de Clou ne peut pas ouvrir la bouche sans dire une sottise. Il est ridicule de sa personne, mal dégouaché, avec un nez long de cela, qu'il a l'habitude de fourrer partout. Et, lorsqu'il arrive avec ses cadeaux de noces, le singe John Bull, grimaçant à plein museau, et Jako, le perroquet, — le seul de tous les articles qui parle dans la pièce, — c'est vraiment à se tordre.

Cependant ces rires se taient bientôt devant la profonde douleur des deux jeunes gens, qui ne peuvent se voir qu'en secret, ce qu'on appelle « à la dérobée ».

Et précisément, on est arrivé au jour de ce

mariage que Cornélia a imposé à sa fille. Napoléone a revêtu ses plus beaux atours, mais toute pleurant, toute désespérée ! Et c'est vraiment odieux, de voir que cette jolie poulxette est promise à cet affreux coq de village !

Tout cela se joue sur la place de l'église. La cloche sonne, les portes sont ouvertes, il n'y a qu'à entrer. Sandre s'est agenouillé sur les marches du portique... Il faudra qu'on lui passe sur le corps !... Rien n'est plus poignant.

Soudain — et dans tout le répertoire dramatique de la Comédie Française ou de l'Ambigu, peut-être n'y a-t-il jamais eu un pareil coup de théâtre — soudain un jeune militaire apparaît en faisant trembler la toile de fond. C'est Jean, le propre frère de la malheureuse fiancée. Il revient de la guerre, où il a vaincu les ennemis — ennemis qui peuvent varier suivant les pays où l'on joue la pièce, des Anglais en Amérique, des Français en Allemagne, des Russes en Turquie, etc., etc.

Le brave et sympathique Jean est arrivé à propos. Il saura faire prévaloir sa volonté. Il a appris que Sandre aime Napoléone et que Napoléone aime Sandre. Aussi, après avoir repoussé Clou d'un bras vigoureux, il le provoque, et ce niais pris d'une si belle peur qu'il s'empresse de renoncer au mariage.

Où voit combien ce drame est corsé, et comment les situations s'y enchaînent !... Et ce n'est pas fini.

En effet, tandis que l'on cherche Cornélia, à qui Clou veut rendre sa parole, un incident se produit... Cornélia a disparu ! On va, on vient ! Plus personne !

Tout à coup, des cris se font entendre dans les profondeurs de la forêt voisine. Sandre reconnaît la voix de Mme Cascabel, et, quoiqu'il s'agisse de sa future belle-mère, il n'hésite pas... il vole à son secours... Evidemment, cette impérieuse dame a été enlevée par la bande de Fracassar, lui-même, le fameux chef des brigands de la Forêt-Noire.

Effectivement, c'est ce qui est arrivé, et, tandis que Jean se tient près de sa sœur pour la protéger au besoin, Clou sonne la cloche et appelle au secours. Un coup de feu retentit... Le public est haletant, et il serait difficile d'imaginer que l'émotion puisse être jamais poussée plus loin au théâtre.

C'est alors que M. Cascabel, sous le costume calabrais du terrible Fracassar, paraît en scène, accompagné de ses complices, qui entraînent Cornélia, malgré sa résistance... Mais l'héroïque jeune premier revient à la tête d'une brigade de gendarmes, bottés jusqu'à la ceinture... Sa belle-mère est délivrée, les brigands sont saisis, et l'amoureux Sandre épouse sa fiancée Napoléone.

Il convient d'ajouter que, vu l'insuffisance du personnel, les bandits d'une part, les gendarmes de l'autre, ne paraissent jamais sur la scène. C'est Clou qui est chargé d'imiter leurs différents cris dans la coulisse, et il s'en acquitte à faire illusion. Quant à M. Cascabel, il est réduit à se mettre lui-même les menottes. Mais, on ne saurait trop le répéter, l'effet de ce dénouement, grâce à une figuration si clairement indiquée, est extraordinaire.

Telle est cette pièce, sortie du puissant cerveau de César Cascabel, qui allait être représentée au cirque de Perm. Et, on ne peut en douter, elle y retrouverait son succès habituel, si les interprètes étaient à la hauteur de l'œuvre.

Us l'étaient ordinairement, M. Cascabel très farouche, Cornélia très entichée de sa naissance et de sa fortune, Jean très chevaleresque, Sandre très sympathique, Napoléone très touchante. Les rôles, comme on dit, portaient les artistes. Mais, il faut le reconnaître, la famille n'était pas précisément à la gaieté ce jour-là. Elle était fort triste, et, certainement, une fois en scène, elle manquerait de verve. Les jeux de physionomie seraient incertains, les répliques de gestes n'arriveraient pas avec la précision voulue... Peut-être les effets de larmes seraient-ils plus vrais, puisque chacun avait envie de pleurer, tandis que, pour les effets de rire, ce ne serait plus cela du tout !

Et, lorsque l'on se mit à table au déjeuner de midi, en voyant inoccupée la place de M. Serge

— ce qui était comme un avant-goût de la prochaine séparation — la tristesse s'accrut encore. Personne n'avait faim, personne n'avait soif... C'était navrant !

Eh bien ! il ne l'entendait pas ainsi, le directeur de la troupe. Lui avait mangé comme quatre. Et, le repas achevé, il ne se gêna pas pour exprimer son mécontentement.

« Ah ça ! s'écria-t-il, est-ce que cela ne va pas finir ?... Je ne vois que des figures longues d'une aune !... A commencer par toi, Cornélia, et à finir par toi, Napoléone !... Il n'y a vraiment que Clou qui soit à peu près présentable !... Ventre du diable ! ça ne me convient pas, enfants, mais pas du tout !... J'entends que l'on soit gai, et que l'on joue gaiement, et qu'on y mette du sien, et que ça passe la rampe, ou je me fichtre-foche ! »

Et, lorsque M. Cascabel avait employé cette expression, qui lui appartenait en propre, personne n'osait encourir les suites de sa colère. Il n'y avait qu'à obéir... on obéissait.

D'ailleurs, cet homme d'un esprit si inventif avait eu une idée excellente, comme il lui en venait toujours dans des circonstances graves.

Il avait résolu de compléter sa pièce, ou, plutôt, de renforcer sa mise en scène — on va voir de quelle façon.

Il a été dit que jusqu'alors, par défaut de comparses, jamais les brigands ni les gendarmes ne s'étaient montrés au public. Bien qu'il représentât le brigandage à lui tout seul, M. Cascabel pensait, très justement, que la pièce ferait un plus grand effet, si la figuration était complète au dénouement.

Aussi l'idée lui était-elle venue d'engager quelques comparses pour cette représentation. Et, au fait, n'avait-il pas sous la main Ortik et Kirschkef ? Pourquoi ces deux braves marins refuseraient-ils de remplir le rôle de brigands ?

Donc, au moment de quitter la table, M. Cascabel, s'adressant à Ortik, lui expliqua-t-il la situation, et finit par dire :

« Vous conviendrait-il de prendre tous deux part à la représentation, comme figurants ?... Ça me rendrait un véritable service, mes amis ! »

« Très volontiers ! répondit Ortik. Kirschkef et moi, nous ne demandons pas mieux ! »

Comme ils avaient intérêt à rester dans les meilleurs termes avec la famille Cascabel, on comprend qu'ils se fussent empressés d'agréer cette proposition.

« Parfait, mes amis, parfait ! répondit M. Cascabel. Vous n'aurez, d'ailleurs, qu'à paraître avec moi, au moment où j'entre en scène, c'est-à-dire au dénouement !... Vous ferez comme je ferai, les mêmes roulements d'yeux, les mêmes gestes, les mêmes rugissements de rage !... Vous verrez, cela ira tout seul, et je vous garantis un succès prodigieux ! »

— Puis, après avoir réfléchi :

« Mais j'y pense, ajouta-t-il, à vous deux, vous ne ferez encore que deux brigands !... Ce n'est pas assez !... Non !... C'est toute une bande que Fracassar a sous ses ordres, et si je pouvais vous adjoindre cinq ou six autres bonshommes, l'effet serait plus grand !... Est-ce que vous ne pourriez pas me racoler par la ville quelques gentilshommes sans ouvrage, à qui une bonne bouteille de vodka et un demi rouble ne feraient pas peur ? »

Après avoir jeté un coup d'œil à Kirschkef, Ortik répondit :

« Cela se peut, monsieur Cascabel. Hier, au cabaret, nous avons précisément fait connaissance avec une demi-douzaine de braves gens... »

— Amenez-les, Ortik, amenez-les ce soir, et je réponde de mon dénouement !

— C'est convenu, monsieur Cascabel.

— Parfait, mes amis !... Quelle représentation ! Quelle attraction pour le public ! »

Et, lorsque les deux marins furent partis, M. Cascabel fut pris d'une telle convulsion de rire que sa ceinture en cassa sur son ventre. Cornélia crut qu'il allait passer dans une syncope.

« César, il n'est pas prudent de rire comme cela, après déjeuner ! lui dit-elle.

— Moi ?... rire, ma bonne !... Mais je n'en ai point envie !... Si je ris, c'est sans m'en apercevoir !... Au fond, je suis très triste !... Songe donc, il est une heure, et cet excellent M. Serge qui n'est pas encore de retour !... Et il ne sera

pas là pour débiter comme escamoteur dans la troupe !... Quelle guigne !”

Puis, tandis que Cornélia retournait à ses costumes, il sortit, afin de faire quelques courses qui lui paraissaient indispensables, se contenta-t-il de dire.

La représentation devait commencer à quatre heures — ce qui permettait d'économiser l'éclairage, lequel laissait à désirer au cirque de Perm. La jeune Napoléone n'était-elle pas assez fraîche, d'ailleurs, et sa mère elle-même, assez bien "conservée," pour affronter le grand jour ?

On se figurerait difficilement l'effet que l'affiche de César Cascabel avait produit dans la ville, sans parler du Clou-de-Girofle, qui, une heure durant, alla battre à travers les rues ses ras et ses flas les plus extraordinaires. Il y avait de quoi réveiller toute les Russies à la fois !

Il s'ensuit qu'à l'heure dite, il y eut aux abords du cirque grande affluence de spectateurs : le gouverneur de Perm et sa famille, un certain nombre de fonctionnaires, des officiers de la citadelle, quelques gros négociants de l'endroit, et aussi nombre de ces petits trafiquants, qui étaient venus à la foire, enfin un énorme concours de populaire.

A la porte se démenaient les instrumentistes de la troupe, Sandre, Napoléone, Clou, avec piston, trombone, tambour, et aussi Cornélia, en maillot couleur chair et en jupe rose, qui faisait tonner sa grosse caisse. De là, un vacarme prodigieux, bien fait pour charmer des oreilles de moujiks.

Puis, ces cris de César Cascabel, proférés en bon et intelligible russe :

“Entrez !... Entrez, mesdames et messieurs ! C'est quarante kopeks la place... sans distinction !... Entrez !”

Et, dès que messieurs et mesdames eurent pris place sur les banquettes du cirque, l'orchestre s'éclipsa, afin de reprendre son rôle dans le programme de la représentation.

La première partie marcha parfaitement. La petite Napoléone sur la corde raide, le jeune Sandre dans ses dislocations de clown contorsionniste, les chiens savants, le singe John Bull et le perroquet Jako dans leurs réjouissantes scènes, M. et Mme Cascabel dans leurs exercices de force et d'adresse, obtinrent un véritable succès. De ces vifs applaudissements, si légitimement dus à des artistes de premier ordre, Jean eut aussi sa part. Peut-être, ayant l'esprit ailleurs, sa main hésita-t-elle, peut-être ses talents d'équilibriste furent-ils un moment obscurcis ?... Mais cela ne fut perceptible que pour l'œil du maître, et le public ne s'aperçut pas que le pauvre garçon n'était pas tout à son affaire !

Quant à la pyramide humaine, qui précéda l'entr'acte, elle fut unanimement bissée.

Au surplus, M. Cascabel avait été étourdissant de verve et de bonne humeur, en présentant ses artistes, en demandant pour eux des hurrahs bien mérités. Jamais cet homme supérieur n'avait montré plus hautement tout ce qu'une nature énergique peut prendre d'empire sur elle-même. L'honneur de la famille Cascabel était sauf. C'est un nom que les descendants des Moscovites prononceraient toujours avec admiration et respect.

Mais, si le public avait suivi avec intérêt cette partie du programme, avec quelle impatience il attendait la seconde ! Pendant l'entr'acte, on ne parlait que de cela dans les couloirs.

Après une suspension de dix minutes, qui avait permis aux spectateurs d'aller prendre l'air, la foule rentra, et pas une place ne resta inoccupée.

Depuis une heure déjà, Ortik et Kirschef étaient revenus de leur tournée, ramenant une demi-douzaine de comparses. Comme on le devine, c'étaient précisément ceux de leurs anciens compagnons qu'ils avaient retrouvés dans le défilé de l'Oural.

M. Cascabel examina attentivement sa nouvelle figuration.

“Bonnes têtes !... s'écria-t-il. Bonnes faces !... Beaux torsos !... L'air un peu trop honnête peut-être pour remplir des rôles de brigands !... Enfin, avec des perruques hérissées et des barbes terribles, j'en ferai quelque chose !”

Et, comme M. Cascabel ne paraissait qu'à la

fin de la fin de la pièce, il eut le temps nécessaire pour préparer ses recrues, les habiller, les coiffer, en un mot, pour en faire des bandits présentables.

Puis, Clou-de-Girofle frappa les trois coups.

A ce moment, dans un théâtre bien machiné, le rideau se fût levé sur les derniers accords de l'orchestre. S'il ne se leva pas, cette fois, c'est qu'il n'y a point de rideaux aux pistes de cirque, même quand elles servent de scène.

Mais que l'on ne s'imagine pas qu'il n'y eût pas de décor, ou, du moins quelque apparence de décor. A gauche, une armoire, avec une croix peinte, figurait l'église, ou plutôt la chapelle, dont le clocher devait être dans la coulisse ; au centre, se développait la place publique du village, naturellement représentée par la piste ; à droite, quelques arbustes en caisse, habilement disposés, donnaient une très suffisante idée de la Forêt-Noire.

La pièce commença au milieu d'un profond silence. Que Napoléone était donc gentille avec sa petite jupe à raies, légèrement défraîchie, son joli bonnet posé comme une fleur sur sa chevelure blonde, et surtout son air si ingénu et si tendre ! Le premier amoureux Sandre, en justaucorps orange, déteint aux entournures, lui faisait la cour avec des gestes si passionnés, qu'un dialogue n'eût pas rendu ses répliques plus compréhensibles ! Et l'entrée de Clou-de-Girofle, coiffé de sa perruque niaise, d'un jaune ardent, monté sur de longues jambes qu'il jetait de ci de là, son air bête et prétentieux, son nez à besicles, et le singe qui lui faisait des grimaces, et le perroquet dont les jacasseries étaient si spirituelles ! Impossible d'être plus réussi que ce larvette de foire !

Survient Cornélia, une femme qui sera terrible lorsqu'elle sera belle-mère. Elle refuse à Sandre la main de Napoléone, et, pourtant, on sent qu'un cœur bat sous ses oripeaux de grande dame du moyen âge.

Grand succès à l'entrée de Jean, en carabinier italien. Il est bien triste, bien défait, le pauvre garçon ! Il a l'air de penser à toute autre chose qu'à son rôle ! Il aimerait mieux jouer celui de Sandre, et que Kayette fût sa fiancée, et qu'il n'y eût plus qu'à la conduire à l'église ! Et que d'heures perdues, lorsqu'il leur en restait si peu à passer ensemble !

Cependant la situation dramatique était tellement forte qu'elle emporta l'acteur. Il eût été impossible de ne pas déployer un énorme talent dans un tel rôle. Songez donc ! Un frère qui revient de la guerre, vêtu en carabinier, et qui prend la défense de sa sœur contre les injonctions hautaines d'une mère et les ridicules prétentions d'un sot !

Superbe, la scène de provocation entre Jean et Clou-de-Girofle ! Cet imbécile tremble de peur, au point que sa mâchoire grelotte, que son regard se trouble, et que son nez s'allonge démesurément. On dirait la pointe d'une épée qui, après lui avoir traversé la tête, sortirait par le milieu de sa face.

Alors éclatent la coulisse des cris, bien nourris cette fois. Le jeune Sandre, emporté par son courage, et peut-être avec l'idée de se faire tuer, car la vie lui est à charge, s'élançait dans les profondeurs de la forêt d'arbres en caisse. On entend une lutte très violente à la cantonnade, et un coup de feu...

Un instant après, voilà Fracassar, le chef des brigands, qui entre en scène. Il est effrayant avec son maillot rose presque rousse. Toute la bande scélérate l'accompagne en gesticulant. Au milieu des beignards, figurent Ortik et Kirschef, méconnaissables sous leur perruque et leur défroque. Cornélia, menacée dans son honneur, est saisie par le terrible chef. Sandre se précipite pour la défendre, et il semble bien que le dénouement ordinaire de la pièce va être compromis, ce jour-là, car la situation n'est plus la même.

En effet, lorsque M. Cascabel était seul à représenter toute la bande des brigands de la Forêt-Noire, Jean, Sandre, leur mère, leur sœur, et aussi Clou-de-Girofle, avaient la partie belle pour le tenir en respect, en attendant l'arrivée des gendarmes, qui étaient signalés au lointain dans la coulisse. Mais, cette fois, le chef Fracassar est à la tête de huit malfaiteurs en chair et en os, visibles, palpables, et dont il sera bien difficile d'avoir raison... Il y avait donc lieu de se de-

mander comment cela finirait, pour que la vraie semblance ne sût pas trop choquée...

Soudain, un peloton de Cosaques fait irruption sur la piste. Voilà une entrée des plus inattendues.

En vérité, M. Cascabel n'a rien négligé pour donner à cette représentation un éclat extraordinaire, et sa figuration est au complet. Gendarmes ou Cosaques, c'est tout un ! En un instant, Ortik, Kirschef, leurs six compagnons, sont terrassés, garottés, et d'autant plus facilement que leur rôle les oblige à se laisser faire...

Mais, tout à coup, voilà que des cris se font entendre :

“Ah ! pas moi, s'il vous plaît, braves Cosaques !... Moi... je n'en suis que pour rire !”

Et qui parle ainsi ?... C'est Fracassar ou plutôt M. Cascabel, qui s'est relevé, les mains libres, tandis que les figurants, dûment enchaînés, sont entre les mains de la police.

Voilà quelle avait été la grande idée de César Cascabel ! Après avoir prié Ortik et ses complices de jouer le rôle des Brigands, il s'était mis en rapport avec les autorités de Perm, en les prévenant qu'il y aurait “un fameux coup à faire !” Cela explique comment un peloton de Cosaques était arrivé juste au dénouement de la pièce.

Ah ! il était réussi et bien réussi, ce fameux coup ! Ortik et les autres étaient bel et bien pincés par les agents de l'autorité.

Mais Ortik s'est redressé, et, désignant M. Cascabel au chef des Cosaques :

“Cet homme, dit-il, je vous le dénonce !... C'est lui qui a fait rentrer en Russie un condamné politique !... Ah ! tu m'as livré, maudit saltimbanque, je te livre à mon tour !

— Livre, mon ami, répondit tranquillement M. Cascabel, en clignant de l'œil.

— Et le condamné, l'évadé de la forteresse d'Iakoust, qu'il a ramené, c'est le comte Narkine !

— Parfaitement, Ortik !”

Cornélia, ses enfants, et Kayette, qui venait d'accourir, étaient atterrés !...

En ce moment, un des spectateurs se lève... C'est le comte Narkine.

“Le voilà ! dit Ortik.

— Oui ! le comte Narkine amnistié !” s'écrie M. Cascabel, en partant d'un superbe éclat de rire.

Quel effet sur le public ! Toute cette réalité, mêlée aux fictions de la pièce, cela était de nature à troubler les plus fermes esprits ! Il n'est même pas bien sûr qu'une partie des spectateurs n'ait pas cru que *les Brigands de la Forêt Noire* n'avaient jamais eu d'autre dénouement !

Une courte explication suffira.

Depuis que le comte Narkine avait été recueilli par la famille Cascabel sur la frontière de l'Alaska, treize mois s'étaient écoulés, pendant lesquels il n'avait reçu aucune nouvelle de Russie. Ce n'était ni chez les Indiens du Youkon, ni chez les indigènes des îles Liakoff qu'elles auraient pu lui arriver. Il ignorait donc que, depuis six mois, un ukase, rendu par le czar Alexandre II, amnistiait ceux des condamnés politiques qui étaient dans la situation du comte Narkine. Le prince, son père, lui avait écrit en Amérique qu'il pouvait rentrer en Russie, où il l'attendait impatiemment. Mais, déjà parti, le comte n'avait pas eu connaissance de cette lettre, et elle avait été retournée au château de Walska, faute de destinataire. On conçoit qu'elles furent les inquiétudes du prince Narkine, lorsqu'il ne reçut plus aucune nouvelle de son fils. Il le crut perdu... mort dans son exil. Sa santé s'altéra, et elle était bien compromise quand M. Serge arriva au château. Quelle joie ce fut pour le prince Narkine qui désespérait de jamais le revoir !... Le comte Narkine était libre !... Il n'avait plus rien à craindre de la police moscovite !... Et alors, ne voulant pas laisser son père dans l'état où il était, ne voulant pas le quitter quelques heures après l'avoir revu, il avait envoyé à M. Cascabel cette lettre qui lui disait tout. Elle le prévenait en outre qu'il viendrait le retrouver au cirque de Perm, à la fin de la représentation. — (A suivre.)

Le prochain feuilleton commencera la semaine prochaine, il aura pour titre :

LE FILS DE L'ASSASSIN

Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en envoyant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES - -
- - SPECULATEURS**

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

VIN MARIANI



MGR CARDINAL LAVIGNERIE.

Monsieur Mariani,
Venue d'Amérique, votre *Cora* donne à mes *Pères Blancs*, fils d'Europe, la force de civiliser l'Asie et l'Afrique.

F. CH., CARDINAL LAVIGNERIE.

Depuis au-delà de trente ans, tous les médecins prescrivent le **Vin Mariani**

POUR LE CORPS ET L'ESPRIT.

C'est un vin recommandé dans tous les grands hôpitaux de Paris. Il est nourrissant, fortifiant, et refait le système tout entier. Son goût exquis le rend particulièrement agréable. Chaque essai prouve son efficacité.

C'EST LE MEILLEUR DE TOUTS LES VINS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE,

Sont les seuls agents du Canada pour ce vin, ainsi que pour le champagne "Gold Lack."

28 ET 30 RUE DE L'HOPITAL, - MONTREAL.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 1^{er} novembre.

Après-midi et soir.

Production très soignée, ayant remporté le plus vif succès, par la compagnie de Walter Sanford.

A FLAG OF TRUCE

Ecrit par Wm Haworth. Emouvante peinture de réalisme scénique. Une barrière de pierre-monstre.

UNE EXPLOSION VÉRITABLE.

Prix: 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.

Semaine suivante: "HAWK BROS. BIG NOVELTY CO."

QUEEN'S - THEATRE

La semaine du jour d'action de grâce, commençant lundi, le 19 novembre, avec matines mercredi et samedi.

Matinée spéciale jeudi, jour d'action de grâce.

La captivante comédienne, **MARIE JANSEN**, présentera la brillante comédie.

DELMONICO AT SIX

Prix: Soir 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Matinée 25c, 50c et 75c.

à ne pas oublier, pas la matinée de jeudi.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m.; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

Telephone 4032.

**SAVON
ZOPORINE
pour les Cheveux**

ET LE CUIR CHEVELU

La seule préparation pour enlever les pellicules de la tête et pour rendre la souplesse aux cheveux. Il dégage le cuir chevelu de l'action coarsine des sueurs, et leur laisse un parfum agréable et vivifiant.

A VENDRE CHEZ

LECOURS, coin des Rues Craig et St-Denis.

DECARIE, coin des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

LEONARD, 113 Rue St-Laurent.

CHARRON, 1978 Rue Notre-Dame.

— EN GROS CHEZ —

LYMAN, KNOX & Co.,

LYMAN, SONS & Co.

JEU DE POKER!

AUX LECTEURS DU "SAMEDI".

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume, 25 centins,

Franc de port.

En vente aux bureaux du SAMEDI.

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANATELLA FINA"

4 POUR 25c
Belle Feuille de Havane
CREME DE LA CREME
"CONCHA ESPECIAL"

Ils sont
FAITS à la MAIN
avec le meilleur
Tabac choisi de la HAVANE

Fumez toujours les meilleurs
Nous avons réduit NOS PRIX pour faire face
aux Temps Durs.

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs

10c NET
Arôme exquis
"REINA VICTORIA EXTRA"
CREME DE LA CREME

Déjà en vente quel Cigare importé sur le marché
keima Victoria Fior 11mg
Lunichadero
15c CHACUN
ou 2 pour 25c
"LA SOYADORA"

Creme de la Creme Cigar Co.

Montreal

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Oct. 18-24

Montreal, 25 Octobre 1884.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1891.

On y trouvera des

FOURRURES

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

**LES MANTEAUX, COLERETTES,
TOURS DE COU** (minous),

MANCHONS,

en seal, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufactures par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 octobre 1894

36,967

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & CODIN
AVOCATS**

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1337. MONTREAL
avril 7-95

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.
Oct 6-95

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE

Telephone 6166 mai 1-95

N'achetez pas
un article inférieur.
Le meilleur moyen
pour cela,

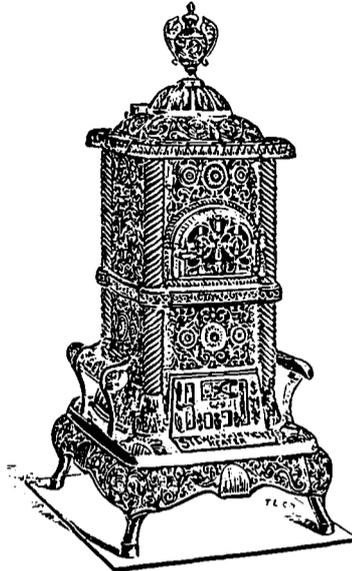
ACHETEZ

— LES —

**ALLUMETTES DE
E. B. EDDY.**

21 juil. '95.

Une chaudière de charbon suffit
pour tenir le poêle allumé
pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles
qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle'
— ET —
'Up to Date'

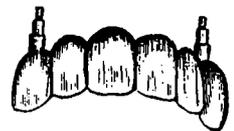
POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dé-
pensent peu de charbon, et se vendent
à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par
127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).
— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié
im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½,
contenant 184 pages et un porte-crayon,
envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix
ci-dessus marqué.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

**Commandes Promptement
Exécutées, Caractères
de Luxe.**

A meilleur marché que partout ailleurs

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ

CHOCOLAT

DU

Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE

A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Sous agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES
DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.